



N° 9
AVRIL
M A I
JUIN
1957

h^op 6139
Nouvelles *du* MEXIQUE



LA CONSTITUTION MEXICAINE DE 1857

par Mario DE LA CUEVA

ancien Recteur de l'Université Nationale,
ancien Directeur de la Faculté de Droit de México.

LE Congrès Constituant inauguré le 18 février 1856 représentait la plus haute expression du sentiment d'un pays épris de liberté. Les débats qui se déroulèrent au cours des séances de cette assemblée étaient pleins de sages enseignements, des plus pures et des plus nobles doctrines relatives aux problèmes sociaux, juridiques, politiques et économiques d'un pays et de l'humanité. De plus, ce fut une des disputes parlementaires les plus brillantes de l'histoire de l'Amérique indo-hispanique. Tout ce que l'intellectualité mexicaine du XIX^e siècle comptait de plus illustre, s'y était donné rendez-vous : la bataille pour la Constitution, la lutte qui s'ensuivit entre la République et l'Empire, ne furent point un combat entre deux « caudillos » militaires ou entre deux factions en vue de s'emparer du pouvoir politique et d'exploiter le pays à leur profit. Ce ne fut pas non plus une discussion sur la forme ou la manière d'être de l'Etat et du Gouvernement. Ce fut une opposition radicale entre deux conceptions philosophiques et

juridiques de la vie sociale et des droits de la personne humaine.

Les élections, qui se déroulèrent dans un climat vraiment démocratique, scindèrent le Congrès en trois partis : conservateur, libéral et modéré. Ce dernier remporta provisoirement la victoire et la Constitution eut, dans sa version originale, un peu l'aspect d'une transaction ; cependant, les événements ultérieurs assurèrent le triomphe du parti libéral.

Les conservateurs, représentants des classes privilégiées de la société et des intérêts du clergé — en grande partie espagnol — parlaient au nom de la tradition, de la stabilité de la vie sociale, de l'ordre et de la paix. Ils défendaient donc la continuité du passé. Ils acceptaient la suppression du gouvernement dictatorial, mais ils ne souhaitaient pas la réforme des structures sociales et économiques. Ils admettaient, en partie, l'idée des droits de l'homme, mais ils refusaient la liberté des cultes et réaffirmaient l'union de l'Eglise et de l'Etat et, par suite

l'éducation religieuse à tous les degrés de l'enseignement. D'autre part, ils exigeaient le respect des propriétés particulières et des biens de l'Eglise ainsi que la protection de certaines activités. Enfin, ils défendaient les fors ecclésiastique et militaire.

Le parti libéral, représenté par des hommes du peuple et par l'intellectualité libre, défendait une démocratie individualiste et libérale, mais un grand nombre de ses membres — avec ce sentiment humaniste de la chose juridique, issu de la guerre de l'Indépendance — annonçaient une justice sociale qu'il faudrait un jour imposer. Ils proclamaient la souveraineté du peuple et réclamaient le suffrage universel. En soutenant l'idée des droits naturels de l'homme dans toute leur ampleur, ils posaient les postulats d'égalité et de liberté humaines en tant que bases immuables de la vie sociale. Conformément à cette conception des droits de l'homme, ils exigeaient la séparation de l'Eglise et de l'Etat, les libertés de conscience, des cultes, de l'enseignement, de la pensée et de la presse ainsi que la suppression du for ecclésiastique. Dans le domaine de l'économie, ils luttaient en faveur de la sécularisation et de la nationalisation des biens de l'Eglise, patrimoine national, dont la richesse devait être mise au service du pays et non seulement d'une caste privilégiée. Les libéraux défendaient la propriété privée, mais plusieurs d'entre eux, tels Arriaga, Ocampo, Castillo Velasco et Ramirez notamment, assuraient qu'il fallait distribuer la terre entre les habitants de la campagne. En outre, Ramirez, devançant le XX^e siècle, réclamait la défense du prolétariat et la répartition équitable des gains entre les entreprises et les travailleurs. Enfin, point essentiel des droits de l'homme, ils proclamaient les libertés du travail, de l'industrie et du commerce, ainsi que la disparition subséquente des monopoles. Dans le problème de l'organisation politique, le parti libéral défendit le système libéral en tant que forme de l'Etat et la doctrine de la division des pouvoirs comme garantie de la liberté

Le parti modéré, dans les rangs duquel se trouvait le Président par intérim de la République, Ignacio Comonfort, n'avait pas de programme défini ; d'une façon générale, il penchait pour les idées du parti libéral, mais il s'opposait à toute réforme immédiate. Les modérés pensaient que le pays n'était pas prêt pour une réforme individualiste et libérale, en particulier pour la séparation de l'Eglise et de l'Etat et la liberté des cultes. Ils craignaient une guerre civile qui eût ramené à l'ère des dictateurs. Beaucoup d'entre eux, profondément religieux, envisageaient avec répugnance toute attaque contre l'Eglise Catholique. Ils luttaient donc en faveur d'une constitution individualiste et libérale modérée, qui eût maintenu l'équilibre entre les forces politiques et sociales, dans l'espoir que l'évolution naturelle de la société provoquerait peu à peu les réformes nécessaires et convenables.

La Constitution du 5 février 1857 fut individualiste et libérale modérée. Son principe fondamental était contenu dans l'article premier : « Le peuple mexicain reconnaît que les droits de l'homme sont la base et l'objet des institutions sociales. En conséquence, il déclare que toutes les lois et toutes les autorités du pays doivent respecter et soutenir les garanties accordées par la présente Constitution. »

La déclaration des droits, une des plus larges et des plus généreuses du XIX^e siècle, comportait les chapitres suivants : 1^o le principe d'égalité, relatif à l'égalité de tous les hommes, citoyens du pays et étrangers, à la non-validité des titres de noblesse et à la prohibition des lois d'exception, des tribunaux spéciaux et des privilèges ; 2^o la liberté en général pour tous les hommes et, par suite, l'interdiction de l'esclavage ; 3^o les libertés de l'esprit, de conscience, d'enseignement, de pensée et de presse ; 4^o le principe de la sécurité individuelle et, dans le cadre de celui-ci, la liberté de circulation, l'inviolabilité du domicile, la liberté de correspondance et les garanties de l'accusé ; 5^o les libertés des groupes sociaux, divisées en libertés politiques, comprenant la liberté de manifestation

publique et, conformément au principe humain que le Mexique a toujours défendu, l'interdiction des traités d'extradition de criminels politiques ; 7^o les libertés économiques relatives au travail, à l'industrie et au commerce ; la garantie de la propriété, le principe selon lequel l'expropriation ne peut avoir lieu que pour cause d'utilité publique, moyennant indemnité préalable ; et pour assurer la libre concurrence, l'interdiction des régies, des monopoles d'Etat et du protectionnisme dans l'industrie ; enfin, le principe de la sécurité juridique, qui comportait le respect des compétences constitutionnelles, la garantie des tribunaux, la garantie d'une juste application de la loi pénale et la garantie de la légalité en matière civile.

Le résultat de certaines joutes oratoires, en particulier des débats sur la liberté des cultes, à propos des problèmes économiques et des libertés du travail, de l'industrie et du commerce, ou relativement aux rapports de l'Eglise et de l'Etat, décidèrent de l'histoire ultérieure du Mexique.

Le premier de ces débats aboutit à une solution incertaine : la majorité des constituants acceptait la liberté de conscience parce que c'était une affaire personnelle et intime qui ne s'étendait pas à la vie publique. Mais le parti conservateur refusait la liberté du culte extérieur ; il prétendait que le seul culte permis devait être le culte catholique. Le parti libéral, par contre, réclamait une déclaration catégorique sur la stricte liberté des cultes. Le parti modéré proposa une transaction selon laquelle « l'exercice de quelque culte que ce soit ne saurait être interdit, mais l'Etat doit protéger la religion catholique par des lois sages et justes ». Cette transaction ne satisfaisait ni le parti conservateur ni le libéral. Elle fut repoussée. La seule disposition approuvée par la Constituante « autorisait les pouvoirs fédéraux à exercer, en matière de cultes et de discipline extérieure, le contrôle que fixeraient les lois » ; néanmoins, elle n'indiquait pas les prescriptions éventuelles de la législation.

Sur le problème des rapports de l'Eglise et de l'Etat, le parti libéral ne put obtenir de déclaration au sujet de leur séparation, mais il acquit la suppression du statut du Clergé, ce qui représentait la sécularisation de l'administration de la justice ; il y gagna l'aliénation des biens de l'Eglise, qui permit de mettre en circulation une part très importante du patrimoine national ; enfin, on lui consentit que l'appartenance à l'état ecclésiastique fût un empêchement pour être désigné comme membre du pouvoir législatif.

Le débat soulevé par les problèmes économiques ainsi que par les libertés du travail, de l'industrie et du commerce, contient un fort bel exposé de la pensée libérale et socialiste de cette moitié du XIX^e siècle. Le parti libéral comprit — dans le sens humaniste qui guidait ses programmes depuis la guerre de l'Indépendance — la nécessité d'assurer la protection des classes laborieuses. A un certain moment, du point de vue des droits sociaux, le Congrès Constituant semblait s'orienter vers des buts qui ne furent mis en valeur que par des mouvements enregistrés au cours du XX^e siècle. Mais il craignait de rompre avec les principes de l'économie classique, individualiste et libérale, et d'ébranler ainsi l'économie du pays. Il se décida alors à affirmer les libertés du travail, de l'industrie, du commerce, et à interdire les monopoles. Toutefois, il avait marqué son intention d'éviter, dans la législation courante, les abus de la classe capitaliste. D'autre part, en constatant avec peine la situation difficile du paysan, le Congrès comprit qu'il fallait lui venir en aide. Mais l'époque n'était guère propice à une réforme agraire : les constituants pensaient que le respect de la propriété privée et la limitation de l'expropriation aux cas d'utilité publique, moyennant indemnité, résoudraient les problèmes.

Les discussions sur les droits de l'homme ayant pris fin, le Congrès se prononça, à l'unanimité, en faveur d'une démocratie représentative. Il en est ainsi stipulé à l'article 40 de la Constitution. En premier lieu, les consti-

tuants admirent le principe de la souveraineté du peuple ; ils le consignèrent dans leur charte, en s'appuyant sur la Constitution d'Apatzingán : « La souveraineté nationale prend sa source essentiellement dans le peuple. Tout pouvoir public émane du peuple et est institué à son profit. En tout temps, le peuple a le droit inaliénable de changer ou de modifier la forme de son gouvernement. » Le constituant Castillo Velasco assura que la souveraineté du peuple est une conséquence de la liberté humaine, du fait que la souveraineté est aux peuples ce que la liberté est aux hommes. La reconnaissance de la doctrine de la souveraineté du peuple, selon l'universalisme humaniste du parti libéral, amena celui-ci à poser l'idée du suffrage universel : tous les Mexicains, quelles que soient leur race, leur situation financière, leur façon de penser ou leurs croyances religieuses, ont le droit de voter et d'être désignés à tous les postes d'élection populaire. En vertu des principes de la souveraineté du peuple et du suffrage universel, et pour les compléter, le Congrès proclama la doctrine du gouvernement représentatif ; il décida que les dépositaires des pouvoirs législatif, exécutif et judiciaire seraient désignés par élection populaire.

La Constitution ratifia le système fédéral en tant que base de la structure de l'Etat, ce système traduisant la volonté et les aspirations nationales. Les députés connaissaient La Démocratie en Amérique d'Alexis de Tocqueville ; ils s'appuyèrent sur la doctrine de la co-souveraineté pour expliquer la nature de l'Etat fédéral. « Le peuple mexicain — lit-on à l'article 40 — entend se constituer en République fédérale, composée d'Etats libres et souverains en tout ce qui a trait à leur régime intérieur, mais unis dans une Fédération instaurée selon les principes de la présente loi organique. » Les constituants avaient étudié le fédéralisme américain, traduit les ouvrages de Kent et de Story : ils purent corriger les déficiences de la Constitution de 1824. Pour modifier cette charte, ils adoptèrent les termes de la Constitution française de 1791 et de la Constitution espagnole de 1812. Ce système chargeait le pouvoir fédéral de la réforme de la Constitution.

En 1857, un pouvoir chargé de cette révision était organisé à l'image de celui prévu par la Constitution des Etats-Unis d'Amérique du Nord : les réformes constitutionnelles devaient être approuvées par le Congrès fédéral et par les Législatures locales, pour sauvegarder les prérogatives des Etats. D'autre part, la Constitution de 1824 stipulait des critères généraux pour la répartition des attributions entre les gouvernements locaux et le gouvernement fédéral. Le nouveau Congrès Constituant fit un pas en avant ; il sanctionna le principe de la compétence exclusive des pouvoirs fédéraux, de telle sorte que le gouvernement central disposerait uniquement des pouvoirs fixés par la Constitution ; toute autre attribution du pouvoir public appartiendrait aux Etats.

Les constituants mexicains étudièrent les diverses interprétations de la doctrine de la séparation des pouvoirs ainsi que les solutions qui y avaient été apportées. Ils en conclurent que le pouvoir de l'Etat est unitaire et qu'il ne saurait être divisé que dans l'exercice de ses fonctions. Ce point de vue permit une division rationnelle, et une coordination adéquate entre les divers organes et leurs activités. La doctrine en fut précisée dans l'article 50 : « Pour exercer ses fonctions, le pouvoir suprême de la Fédération est divisé en pouvoir législatif, pouvoir exécutif et pouvoir judiciaire. En aucun cas, une seule personne ou un groupement ne saurait détenir deux de ces pouvoirs ou plus ; le législatif ne pourra pas être confié à un seul individu. » Parmi les divers modèles de division des pouvoirs, appliqués en Europe et en Amérique, le Congrès choisit le système congressionnel et présidentiel. En l'adaptant aux exigences et à l'histoire du pays, il essaya de faire prévaloir l'influence politique du pouvoir législatif et d'assurer la prédominance juridique du pouvoir judiciaire.

L'idée de la prédominance politique du pouvoir législatif fut la conséquence de la crainte des dictateurs : le pouvoir législatif reviendrait à la Chambre des Députés. La création d'une seconde chambre n'eut pas de suites, notamment parce que l'on croyait que le pouvoir législatif aurait été divisé, ce qui aurait facilité la dictature du pouvoir exécutif. Le Président de la République conserva l'initiative des lois ; il devait être entendu dans toutes les affaires législatives. Toutefois, il perdit l'exercice du veto, car ce droit exigeant une seconde discussion de la loi et une majorité absolue pour que celle-ci fut repoussée, le Président, soutenu par une minorité législative, aurait pu paralyser l'activité du Congrès. Le Président de la République perdit également la faculté de réglementer les lois ; on ne l'autorisa qu'à « pourvoir à leur stricte application dans le domaine administratif ». Le Président et les Secrétaires d'Etat étaient responsables devant le Congrès des délits de droit commun et des infractions aux lois, dont ils se rendraient coupables dans l'exercice de leur mandat. Le Congrès pouvait se réunir à tout instant pour instruire leur procès. Il avait, en outre, la faculté de créer ou de supprimer certains emplois de la fonction publique. Il pouvait ainsi, à n'importe quel moment, priver le Président de la République de ses collaborateurs. Enfin, le Congrès était habilité à se réunir librement et à discuter les questions qu'il jugeait convenables.

Cette Constitution appartenait au type des constitutions écrites et rigides ; c'était la loi suprême et fondamentale du pays. La Constituante le stipula nettement. En outre, elle fixa l'ordre hiérarchique des règles juridiques : « Cette constitution — précisait l'article 126 — les lois du Congrès de l'Union, qui en émanent, et tous les traités souscrits ou auxquels souscrirait le Président de la République avec l'approbation du Congrès, seront la loi suprême de l'Union. » Le Congrès ne se contenta pas, comme cela s'était passé en 1824, d'une déclaration théorique de la suprématie de la Constitution ; il organisa un système de contrôle de la constitutionnalité des actes des pouvoirs fédéraux et locaux, dont le résultat fut la prédominance du pouvoir judiciaire : la Cour Suprême de Justice était l'interprète suprême de la Constitution ; elle reçut la mission de maintenir les pouvoirs dans la ligne constitutionnelle, en obligeant les mandataires à respecter leurs attributions respectives ainsi que les droits de l'homme.

Ledit article 126 précisait encore que les « juges de chaque Etat se conformeraient à la Constitution et respecteraient l'ordre hiérarchique des règlements, en dépit de toute disposition contraire pouvant figurer dans les constitutions ou dans les lois locales ». Cette prescription obligeait les juges à décider, pour chaque procès, de la constitutionnalité des lois édictées par le Congrès Fédéral ou par les Législatures des Etats.

Les constituants de 1857 estimèrent que cette méthode n'était pas suffisante, car elle s'appliquait uniquement aux procès civils ou criminels. Rien n'avait été prévu pour maintenir les pouvoirs législatif et exécutif dans le cadre de leurs attributions et les obliger à respecter la Constitution. A cet effet, les constituants créèrent une institution particulière au droit mexicain : le jugement de protection des individus (amparo). L'article 101 de la Constitution stipulait : « Les tribunaux de la Fédération résoudront tout litige susceptible de s'élever à propos : 1. des lois ou des actes de quelque autorité que ce soit, qui violeraient les garanties individuelles ; 2. des lois ou des actes de l'autorité fédérale, qui porteraient atteinte à la souveraineté des Etats ou la restreindraient ; 3. des lois ou des autorités locales qui empièteraient sur la juridiction de l'autorité fédérale. » Le recours contentieux permet à tous les citoyens de faire appel au pouvoir judiciaire fédéral pour que soient respectés l'ordre juridique constitutionnel et les droits de l'homme. Grâce à l'action individuelle de la personne ayant subi un préjudice, la constitutionnalité des actes des divers pouvoirs peut être contrôlée.

TITULO I.

SECCION I.

De los derechos del hombre.

ARTICULO 1. El pueblo mexicano reconoce que los derechos del hombre son la base y el objeto de las instituciones sociales. En consecuencia declara que todas las leyes y todas las autoridades del pais deben respetar y sostener las garantías que otorga la presente Constitución.

ART. 2. En la república todos nacen libres. Los esclavos que pisen el territorio nacional recobran por ese solo hecho su libertad y tienen

La Constitution
de 1857.
Titre premier :
Les Droits
de l'Homme.
(Photocopie du
manuscrit
original)

en el salen de sesiones del Congreso en
 México a cinco de Febrero de mil ocho-
 cientos cincuenta y siete, trigésimo sépti-
 mo de la Independencia.

Valentín G. Farías
 Diputado por el Estado
 de Chihuahua Presidente

León Guzmán
 Diputado por el Estado
 de México Vice-presidente

Por el Estado de Aguas Calientes

Manuel Buenrostro.

Por el Estado de Chiapas.

Franco Robles

Matías
 Castellanos

Signatures des
 Constituants :
 Valentín Gómez
 Farías (Prési-
 dent), León Guz-
 mán (Vice-Pré-
 sident), Manuel
 Buenrostro
 (Etat d'Aguas
 Calientes) Fran-
 co. Robles, Ma-
 tías Castellanos
 (Etat de
 Chiapas)

LES FONDEMENTS HISTORIQUES DE LA CONSTITUTION DE 1857

par Silvio ZAVALA

Membre du Colegio Nacional.

C'E n'est qu'après onze années d'une guerre sanglante que le Mexique se libéra de l'Espagne. Les chefs insurgés remportèrent de grandes victoires ; toutefois, les principaux d'entre eux — Hidalgo, Morelos, Mina — finirent par tomber sous les balles des pelotons d'exécution, victimes de la répression des vice-rois. La haine entre créoles et péninsulaires s'exacerba. Le haut-clergé, partisan du gouvernement espagnol, se sépara du bas-clergé qui donna ses meilleurs chefs à l'insurrection. La lutte prit un caractère social et attira les classes métisses et indigènes, plus intéressées — semble-t-il — par les réformes offertes dans le domaine agraire et par l'exonération des tributs que par les aspects politiques du mouvement.

Les changements de gouvernements survenus en Espagne précipitèrent le dénouement. Les conservateurs mexicains ne voulaient pas être régis par les libéraux de la Métropole. D'où l'indépendance devait être réalisée avec l'appui de gens qui, comme Iturbide, avaient combattu les anciens insurgés. C'est pourquoi il fallut passer par l'expérience de l'Empire avant que ne fût adopté le système républicain, représentatif et fédéral de la Constitution de 1824.

Il n'était guère aisé de transformer le régime monarchique absolu en une république organisée selon les principes démocratiques. On avait foi dans la doctrine de la division des pouvoirs — exécutif, législatif et judiciaire. On croyait que la Constitution pouvait mettre un frein aux excès administratifs. Les droits de l'homme et du citoyen étaient pleinement reconnus

dans le domaine idéologique et législatif. Depuis la Constitution d'Apatzingán de 1814, élaborée dans le feu des combats, il était admis que les gouvernements ne pouvaient être instaurés au profit d'une famille particulière ou d'une catégorie d'individus, mais dans l'intérêt de tous les citoyens constitués, de leur plein gré, en société. La représentation nationale exerçait la souveraineté émanant essentiellement du peuple. D'après cette charte, « la félicité du peuple et de chacun des citoyens consiste à jouir de l'égalité, de la sécurité, de la propriété et de la liberté. La conservation de ces droits est l'objet de l'institution des gouvernements et le but unique des associations politiques ».

Ces innovations heurtaient les coutumes du passé. Bientôt, une opposition se dessina entre chefs militaires et congrès naissants. La théorie politique et la réalité gouvernementale commencèrent à diverger. L'égalité des citoyens devant la loi ne correspondait pas aux réalités économiques et éducatives qui devaient assurer le bon fonctionnement du nouveau système politique.

La tradition de la vice-royauté, qui avait permis au chef du gouvernement de cumuler diverses fonctions exécutives, législatives, fiscales, militaires et de patronage des cultes, réapparaisait subrepticement sous la forme d'une organisation constitutionnelle s'inspirant des modèles américain, français et espagnol de 1812.

Dans de telles conditions, l'on ne saurait s'étonner que le pays, divisé entre des tendances conservatrices et libérales, ait dû connaître des périodes

des d'anarchie auxquelles succédaient, pour un temps, des gouvernements autoritaires.

Durant l'ère coloniale, l'armée était demeurée fidèle au monarque et au vice-roi qui le représentait. L'agitation de l'indépendance et la rupture de ce ralliement au pouvoir souverain ouvrirent la voie aux ambitions personnelles des officiers qui prenaient exemple sur la carrière de Napoléon.

Iturbide d'abord, Santa Anna ensuite, ainsi que d'autres militaires moins connus, créèrent ce qu'un politicien de l'époque appelait une « armée délibérante » : chaque général déterminait avec ses subordonnés immédiats ce qui convenait au pays, puis il partait imposer son plan par les armes. Le dénuement du Trésor Public était tout à la fois la cause et la conséquence de ce système de pouvoir.

Au milieu de ces agitations, les partis s'efforçaient de faire face aux problèmes nationaux. On copiait, il est vrai, les constitutions et le langage politique de l'étranger. Néanmoins, les réalités immédiates exigeaient de plus en plus des programmes d'action interne.

Ce que les uns attaquaient et d'autres défendaient, c'était le legs historique de l'ère coloniale. L'un des premiers théoriciens du libéralisme mexicain, le Dr Mora, réclamait : « La mainmise sur les biens du clergé, l'abolition des privilèges de cet état et de l'armée, la diffusion — en dehors du clergé — de l'instruction publique parmi les classes laborieuses, la suppression des congrégations, la liberté absolue d'opinion, l'égalité des droits civiques, au même titre pour les

Valentín Gómez Farías - Tableau du peintre J. I. Tovilla —————>



étrangers que pour les autochtones, ainsi que la création d'un jury pour les affaires criminelles. »

S'inspirant d'Adam Smith, certains entendaient opposer la liberté du commerce au système du monopole colonial. Mora disait lui-même que l'esprit d'ingérence du gouvernement espagnol — qui se faisait encore sentir chez les hauts fonctionnaires — était ce qu'il y avait de pire dans la politique du pays et qu'il retarderait longtemps les progrès dans toutes les branches de la prospérité publique.

La banqueroute sévissait dans les campagnes, du fait qu'après la guerre d'indépendance les propriétés avaient moins de valeur que les capitaux y ayant été investis. Il faut se souvenir qu'une bonne partie du crédit dépendait de l'Eglise ; de sorte que toute tentative de réforme agraire affectait le problème délicat des rapports entre le pouvoir civil et l'autorité ecclésiastique.

Les mines avaient été ravagées durant la guerre. On n'avait pas les moyens d'acquérir l'outillage pour les remettre en état de marche. Le capital anglais s'offrait pour y remédier d'urgence.

Le problème social hérité de l'époque espagnole inquiéta aussi les esprits libéraux les plus avancés de la première moitié de ce siècle. Lorenzo de Zavala affirmait que les terres étaient entre les mains des Espagnols ou de leurs descendants et qu'elles étaient cultivées par les Indiens. « Sur les sept millions d'habitants qui occupent maintenant cet immense territoire, quatre au moins sont des Indiens ou des gens de couleur, parmi lesquels 90 % ne possèdent aucune terre. Privés de toute industrie, ils n'ont même pas l'espoir d'en avoir un jour. Le pays n'a donc pas cette échelle de fortunes correspondant à une gamme de commodités dans la vie sociale, qui est le principe de l'existence des nations civilisées. »

On comprend que, devant de telles perspectives, les libéraux aient douté de pouvoir mettre immédiatement en pratique les institutions républicaines et démocratiques. Ils savaient que la réforme des traditions et des hommes provoquerait une crise de longue durée. Cependant, le sort du Mexique en tant que pays moderne, dépendait du courage avec lequel on allait s'engager dans cette voie difficile.

Dans le domaine intellectuel, l'indépendance représentait la suppression d'anciennes barrières telles que l'index des livres interdits et l'inquisition. L'esprit mexicain pouvait communiquer librement avec la pensée et la science universelles. Il est vrai que la pauvreté et l'isolement ont beaucoup retardé l'évolution de la culture. Mais, les voyages ouvrirent de nouveaux

horizons ; l'éducation populaire gagna du terrain en tant que condition indispensable pour arriver à la réforme politique souhaitée par les libéraux. Des commerçants, des tailleurs, des chapeliers, des bottiers et des pharmaciens français s'installèrent dans les villes, à côté des couturiers parisiens ; quelques boutiques allemandes et des magasins anglais ouvrirent également leurs portes. Mora remarquait que l'on encourageait l'étude des langues, notamment du français, ainsi que l'instruction supérieure des femmes, et que le goût de la musique s'était développé en même temps que le souci vestimentaire et de l'ameublement. Cet écrivain craignait même que la haine à l'égard de tout ce qui était espagnol ne favorisât radicalement les modes britanniques et françaises. Somme toute, l'inquiétude et la curiosité gagnaient cette société traditionaliste.

La capitale du pays jouait un rôle civilisateur vis-à-vis de gens que les *pronunciamientos* et les révoltes portaient aux postes supérieurs. Dans les salons, les voyageurs remarquaient la présence de fils de vieilles familles côtoyant des membres de maisons de fraîche date, dont les manières et les habitudes étaient fort différentes. Les hiérarchies de l'ère coloniale s'effondraient rapidement à mesure que la campagne et la ville, la classe dirigeante et le prolétariat, se mélangeaient au cours des agitations politiques.

Par suite des bouleversements dont il avait eu à souffrir, le Mexique finit par être qualifié de « pays de révolutions ». Toutefois, il ne faudrait pas confondre les *pronunciamientos* militaires avec des révolutions profondes de caractère populaire, pas plus nombreuses au Mexique que dans d'autres pays.

Si l'on applique ce critère à l'examen de l'histoire du XIX^e siècle mexicain, seules pourraient figurer sur la liste des révolutions : la guerre pour l'Indépendance engagée en 1810 contre le pouvoir espagnol ; le soulèvement libéral que Gómez Farias essaya de déclencher en 1833, avec l'appui de Mora, précisément, et qu'il ne put soutenir ; et l'insurrection qui, ayant débuté par le mouvement d'Ayutla (1854), avait entraîné l'expulsion de Santa Anna (1855), et s'était poursuivie pendant la guerre de Réforme (1859-1861) et à travers l'intervention française qui eut pour épilogue la chute de l'Empire de Maximilien, en 1867.

Selon le résumé qu'en a fait Justo Sierra, les réformateurs de 1833 poursuivaient trois buts : « supprimer les fors ecclésiastiques, faire entrer les biens de mainmorte dans le circuit de la richesse générale, et transformer l'esprit des générations nouvelles grâce à l'instruction ». « Sans cela — ajoutait cet historien — l'on ne saurait

parvenir à la liberté religieuse ou de conscience, base des autres libertés. »

Cette entreprise ayant échoué du fait que le chef militaire du moment — c'était alors Santa Anna — lui avait retiré son appui, la réforme fut renvoyée à la génération de Juárez. Le ministre des Finances, Miguel Lerdo de Tejada, obtenait, en 1856, l'approbation d'une loi portant aliénation des biens des congrégations. Peu après, la constitution libérale de 1857 stipulait que les droits de l'homme étaient à la base des institutions sociales. Elle proscrivait l'esclavage, qui avait déjà été aboli par Hidalgo durant la guerre de l'Indépendance, sans qu'une opposition sérieuse se fût dressée devant ce progrès capital dont la conscience de la société mexicaine était pénétrée. Cette charte décrétait l'enseignement libre, la liberté du travail, de pensée et de presse ; elle interdisait aux corporations civiles et aux congrégations religieuses d'acquiescer des biens-fonds en dehors des immeubles destinés au service direct de leur institution. L'Eglise et les conservateurs s'opposèrent violemment à ces réformes.

Les lois promulguées à Veracruz par le Gouvernement de Juárez, au milieu des combats, allèrent encore plus loin dans leur but de « détruire les éléments de despotisme, d'hypocrisie, d'immoralité et de désordre, qui avaient empêché les principes énoncés dans les programmes politiques de s'enraciner dans le pays ».

La loi du 12 juillet 1859 prescrivait : « La nation sera mise en possession de tous les biens administrés, à des titres divers, par le clergé séculier ou régulier, quelle que soit la nature des fonds, droits et actions en quoi ils peuvent consister. » Par des lois successives, l'Etat revendiqua le droit d'autoriser les mariages et le sécularisa les cimetières. Ainsi que le disait, dans une excellente synthèse, l'historien de notre XIX^e siècle, Justo Sierra : « religion et fors ou constitution et réforme étaient les termes que l'on avait trouvés pour décomposer le mot *mort* ».

Les penseurs de la Réforme mirent tous leurs espoirs politiques et sociaux dans le renforcement de la classe moyenne du Mexique. Celle-ci devait jouir des biens enlevés au clergé et elle allait être le principal bénéficiaire de l'instruction laïque dispensée par l'Etat dans ses centres d'enseignement primaire et supérieur. Elle allait avoir pour rôle social de remplacer les classes traditionnelles et d'absorber les éléments actifs des masses laborieuses. Sierra croyait qu'il n'y avait pas, au Mexique, de classes fermées à proprement parler, car celles que l'on désignait ainsi n'étaient séparées entre elles que par des raisons fluctuantes d'argent et de bonne éducation. Il affirmait avec un joyeux optimisme :

« Il n'est ici d'autre classe en marche que la bourgeoisie. » Le groupe des intellectuels venait s'y associer, formé de descendants d'anciennes familles créoles ainsi que des prolétaires rachetés par l'impôt et l'école. La division de races, qui semblait compliquer cette classification, n'effrayait nullement Sierra, qui y voyait neutralisée son influence sur le retard de l'évolution sociale, en vertu de la formation d'une zone de plus en plus vaste, aux proportions mélangées, entre la population conquérante et l'indigène. Telle était, avait-il coutume de répéter, « la véritable famille nationale ; la bourgeoisie dominante y a son centre et ses racines ».

Dans le cadre du système espagnol, un lointain monarque faisait figure de grand régulateur des rapports mutuels entre les diverses « nations » rassemblées au Mexique. La thèse libérale voyait maintenant, dans les crises du XIX^e siècle, un correctif nécessaire de cette structure hétérogène et hiérarchisée, sans craindre les audaces des minorités avancées, ni la lutte qui allait être l'instrument de cet élan rénovateur.

La restauration du gouvernement républicain après la lutte contre l'Empire de Maximilien eut pour conséquence de confirmer les lois de Réforme, qui devinrent constitutionnelles en 1873. Une innovation ambitieuse en matière d'éducation prit également naissance. L'ancienne Université, fondée en 1551, avait été l'objet en 1833 des mesures de réforme envisagées par Gómez Farias ; elle fut supprimée par Comonfort en 1857. Rétablie en 1858 par le conservateur Zuloaga, Juárez devait la fermer de nouveau à la fin de la guerre de Réforme, non sans que Maximilien ait ratifié cette décision le 30 novembre 1865. Les penseurs libéraux voyaient en cette institution un centre inadéquat pour former la classe d'hommes réclamés par les nouveaux temps.

Juárez prescrivit la création d'une commission chargée d'étudier la réforme de l'instruction publique. Celle-ci fut présidée par Gabino Barreda, disciple d'Auguste Comte, qui introduisit le positivisme au Mexique. De cette commission sortit la loi du 2 décembre 1867, qui supprima l'enseignement religieux dans les écoles primaires et rendit obligatoire et gratuite l'instruction à ce degré. Barreda organisa lui-même, en 1868, l'Ecole Nationale Préparatoire qui devint le foyer

CONSTITUCION FEDERAL

DE LOS

ESTADOS-UNIDOS MEXICANOS,

SANCIONADA Y JURADA

POR EL

CONGRESO GENERAL CONSTITUYENTE,

EL DIA

5 de Febrero de 1857.

MEXICO.

IMPRENTA DE IGNACIO CUMPLIDO,
Calle de los Rebeldes núm. 2.

1857.

le plus actif des nouvelles idées. Cet événement influa sur la vie du pays en général, car les hommes formés à cette école allaient être, par la suite, les principaux agents de l'administration, les auteurs de codes et les dirigeants de l'activité intellectuelle. Au

Mexique, le positivisme ne fut pas une simple doctrine philosophique, mais la base même de la réorganisation d'un enseignement ruiné au cours des guerres civiles et qui se trouvait déjà, à l'époque, bien loin des attaches coloniales.

LA LITTÉRATURE MEXICAINE DE L'INDÉPENDANCE A LA VICTOIRE DE LA CAUSE LIBÉRALE

par Alfonso REYES

de l'Académie Mexicaine,
Président du Colegio de México
et Membre du Colegio Nacional.



Ignacio Ramírez

La seconde période de la littérature mexicaine du XIX^e siècle correspond à la formation de la République et va jusqu'à la victoire de la cause libérale (1821 - 1867).

José María Lanuza, jeune maître entraînant et Guillermo Prieto, rimeur inspiré par la muse populaire, parvinrent, quinze années durant (1836 - 1851), à réunir les gens de lettres à l'Académie de Letrán qui avait hérité ainsi les attributions dévolues autrefois au Diario de México. Libéraux et conservateurs s'y donnaient rendez-vous. Les partis, ainsi que l'a dit la critique, pouvaient se réduire littérairement, d'une part, aux romantiques du passé (modèle péninsulaire : duc de Rivas), et, d'autre part, aux romantiques de l'avenir (type espagnol : Espronceda). Entre les murs de cette Académie résonnaient les noms des classiques espagnols, et, en outre, ceux de Goethe, Schiller, « Ossian » et Byron. Le vieux Quintana Roo en fut le président perpétuel. Le vétéran Francisco Ortega, le dramaturge Gorostiza, les poètes d'inspiration religieuse Carpio et Pesado, les romantiques Calderón et Rodríguez Galván, les poètes au style simple, tels Prieto et Esteva, l'astre libéral Ignacio Ramírez, le jeune humaniste Arango y Escandón, etc., sont passés successivement par cette Académie.

Avant de parler de ces écrivains, il convient de rappeler l'intense activité journalistique de l'érudit philologue comte de la Cortina « El Zurriago » (le fouet), dont la maison était un salon littéraire, du polygraphe Anselmo de la Portilla (La Iberia, Bibliothèque historique), Espagnol qui « a bien mérité du Mexique », du politicien Lafragua (El Apuntador), du poète Prieto (El Domingo) ainsi que les compilations de Rodríguez Galván (Año Nuevo).

Manuel Eduardo de Gorostiza, dont la plupart des comédies ont été jouées pour la première fois à Madrid, et qui s'est incorporé pour cela à la littérature péninsulaire où il tient une place honorable, se caractérise « par la vivacité de son dialogue, son sens aimable du comique ainsi que par une franche et douce sympathie ». C'est un Mexicain d'Espagne à la manière de Ruiz de Alarcón, qui sera rendu plus tard aux lares de sa patrie. Il a partagé l'exil à Londres (sous Ferdinand VII) avec le duc de Rivas, Martínez de la Rosa, Toreno et Quintana. Il revient au Mexique et reprend sa nationalité d'origine ; il rend, notamment, de très éminents services à la diplomatie mexicaine, dont il peut être considéré comme l'un des fondateurs. Par ses comédies originales, ses traductions et ses adaptations du français et de l'allemand, il



El Paseo de las Cadenas. - Lithographie anonyme mexicaine. -
Première moitié du XIX^e siècle.

prend place entre Moratín et Bretón de los Herreros. C'est le plus grand nom de son temps. Menéndez y Pelayo estimait que, malgré la simplicité presque enfantine de leur construction, les comédies de Gorostiza « chassaient la mauvaise humeur et l'ennui ».

Ouvrons une parenthèse pour citer José Maria de Heredia, oncle du parnassien français, d'origine cubaine, amené au Mexique et même incorporé à notre politique par les vicissitudes de l'époque. C'est à cela qu'il devait, disait-il, d'avoir été, avec plus ou moins de fortune, « à vingt-cinq ans, avocat, soldat, voyageur, professeur de langues, diplomate, journaliste, magistrat, historien et poète ». Il a eu une forte influence sur la nouvelle poésie ; il était le conseiller des jeunes. Il rédigea des journaux, diffusa les théories romantiques et proposa Chateaubriand pour modèle. Il traduisit Young, Lamartine et Foscolo. C'était un poète au tempérament philosophique. Heredia peint la nature à coups de pinceau vigoureux : Au Niagara, Athènes et Palmyre, Le teocalli de Cholula... Dans ce poème, il réussit à peindre quelque chose comme un paysage aérien, aux cimes et aux espaces éclairés.

Les poètes dits « psalmistes », Carpio et Pesado, renouvellent la poésie classique, d'inspiration principalement religieuse, biblique ; ils retournent aux sources hispaniques. Il y a, entre eux, une différence manifeste. Pesado

possède une personnalité plus définie et s'en tient à la musique interne de ses poèmes et au rythme spirituel de ses pensées, qu'il fixe et dispose avec une discipline apprise en canons latins, tandis que la poésie de Carpio est entièrement tournée vers l'extérieur et s'exerce particulièrement dans les narrations anciennes et les scènes de l'écriture, avec un peu de ce romantisme de l'histoire qui devait atteindre ses plus grands effets dans *La Légende des Siècles* et dans *Les trophées*. Carpio est un poète plus « amusant » ; aussi est-il épisodique. Ses descriptions sont généralement vigoureuses, et il est dommage qu'il tombe, de temps en temps, dans d'incroyables faiblesses et négligences, et que sa religiosité se traduise par une niaiserie astronomique devant les espaces infinis et les « globes » innombrables que « l'extraordinaire Créateur » lance par les voies stellaires. Sa peinture du paysage mexicain (Mexico) est devenue un texte de récitation pour les écoliers et elle gagnerait beaucoup à être ramenée au quart de sa longueur. Ses poésies, commencées tardivement, ont été également publiées fort tard, grâce à la diligence de Pesado.

Celui-ci, plus sobre et plus heureux dans tous les genres — amoureux, sacré ou descriptif — qu'il a cultivés, a paraphrasé la poésie indigène (Les Aztèques) dans un esprit mi-biblique mi-horacien ; il a laissé des tableaux à la tribune parlementaire, lyrique comme globe-trotter,



Guillermo Prieto

et des évocations de sites ainsi que des scènes de la vie de Veracruz qui — comme on l'a déjà dit — le placent dans la tradition de Balbuena, Pagaza, Othón, Pellicer. Pesado était très cultivé ; il connaissait les lettres grecques, latines, italiennes, françaises, anglaises, et avait recueilli l'héritage du XVI^e siècle, ce qui lui confère tout à coup un certain accent du Siècle d'Or. Dans les peintures régionales, il ne se laisse pas emporter par les réminiscences de sa culture ; il ouvre les yeux sur les réalités présentes. Il a rempli de hautes fonctions publiques. Ce fut un libéral qui rejoignit les rangs conservateurs.

A quelques années de distance, Pesado sera suivi par un autre poète d'allure tout aussi seigneuriale : Alejandro Arango y Escandón, conservateur et serviteur de l'Empire, mais dont la probité le rendit respectable aux yeux de ses adversaires eux-mêmes. C'était un orfèvre du vers ; fin lettré, il s'attachait aux règles classiques. On lui donne pour maîtres fray Luis de León, Garcilaso et les Argensola. Pour parler de lui, la critique s'exprime toujours en ces termes : « noble quiétude, effusion suave, goût raffiné ». C'est un poète d'inspiration religieuse, érotique aussi, et même un satirique politique, qui semble fait pour survivre dans des anthologies. Il a laissé un excellent ouvrage sur fray Luis de León, et traduit des pages italiennes (Carrer, Alfieri) et le Cid de Corneille, traductions dont il ne reste que des fragments.

Face à ces traditionalistes de la poésie, Fernando Calderón et Ignacio Rodríguez Galván représentent le romantisme ; un romantisme très voisin même de ses modèles, mais n'ayant pas beaucoup de vigueur. Calderón, issu de bonne famille, se distingue plutôt comme dramaturge. Rodríguez Galván, d'humble origine, est pourchassé par le malheur. On retrouve chez Calderón un arrière-goût de Cienfuegos, Espronceda, Lamartine ; Rodríguez Galván,

pour sa part, fréquente et traduit Delavigne, Lamartine, Manzoni, Monti. Ses thèmes, traités avec quelque frénésie, sont l'amour, la gloire, la patrie, la foi, l'adversité. Menéndez y Pelayo est arrivé à dire que sa Prophétie de Guatimoc est le chef-d'œuvre du romantisme mexicain. Rodríguez Galván n'a pu réussir au théâtre, tout en ayant eu le mérite d'y traiter des sujets mexicains, à l'inverse de son émule Calderón, qui possédait sans doute de plus grandes vertus pour les jeux de scène et qui se fit remarquer par des œuvres d'un ton chevaleresque ou historique, du genre de celles de García Gutiérrez, Schiller, Hugo, Vigny (Le Tournoi, Herman ou le retour du croisé, Anne Boleyn) ainsi que la comédie A aucune des trois qui appartient à la famille de Bretón de los Herreros ou du Moratin adapté par Gorostiza. En tout cas, la montre de Calderón marquait exactement l'heure de l'Europe. L'auteur de ce bref exposé regrette vivement que, parmi les multiples œuvres perdues de Calderón, figure une Iphigénie.

Guillermo Prieto, « Fidel », bien-aimé du peuple, écrivain qui procède de la tradition de Lizardi, gauche et prosaïque « par conviction », sorte de Béranger mexicain, peintre des « charros » et « chinás » bien connus, nous a laissé des mémoires, des livres de voyages et des leçons d'histoire mexicaine et d'économie politique (car ce champion des luttes libérales finit par être professeur à l'École Préparatoire), et le torrent de ses vers « costumbristas » dans son Romancero Nacional et sa Musa callejera. Il voulut créer quelque chose comme l'épique des combats de l'insurrection, sans avoir réuni suffisamment de documents, car de tels sujets demandaient une élaboration historique fort longue. Son sentiment national, son attachement à tous les déchirements et à toutes les aspirations du peuple, sont émouvants. Sans être un spécialiste des questions de droit public, ses interventions, lors du débat sur la Constitution de 1857, font impression par leur bon sens et leur compréhension des problèmes sociaux. Ses Mémoires de notre temps se laissent lire avec charme. Sánchez Mármol a dit de Guillermo Prieto : « Lyrique en poétique, lyrique dans le journalisme, lyrique comme historiographe et même comme financier et professeur d'économie politique... tout le Pactole du désamortissement (des biens de mainmorte) lui passa entre les mains sans qu'un grain d'or y soit resté collé ». Car l'on doit savoir qu'il a été Ministre des Finances, et a appartenu, avec Ignacio Ramírez, à la « garde d'airain » de Benito Juárez, cette équipe qui a sauvé la République et le pays, alors que notre nationalité était sur le point d'être perdue par la tentative impériale de Maximilien.

José María Esteva, régionaliste, peint la campagne et les coutumes « jarocho » de Veracruz et, en particulier, de Medellín. C'est un Guillermo Prieto en plus réduit, et, parfois, en plus précis.

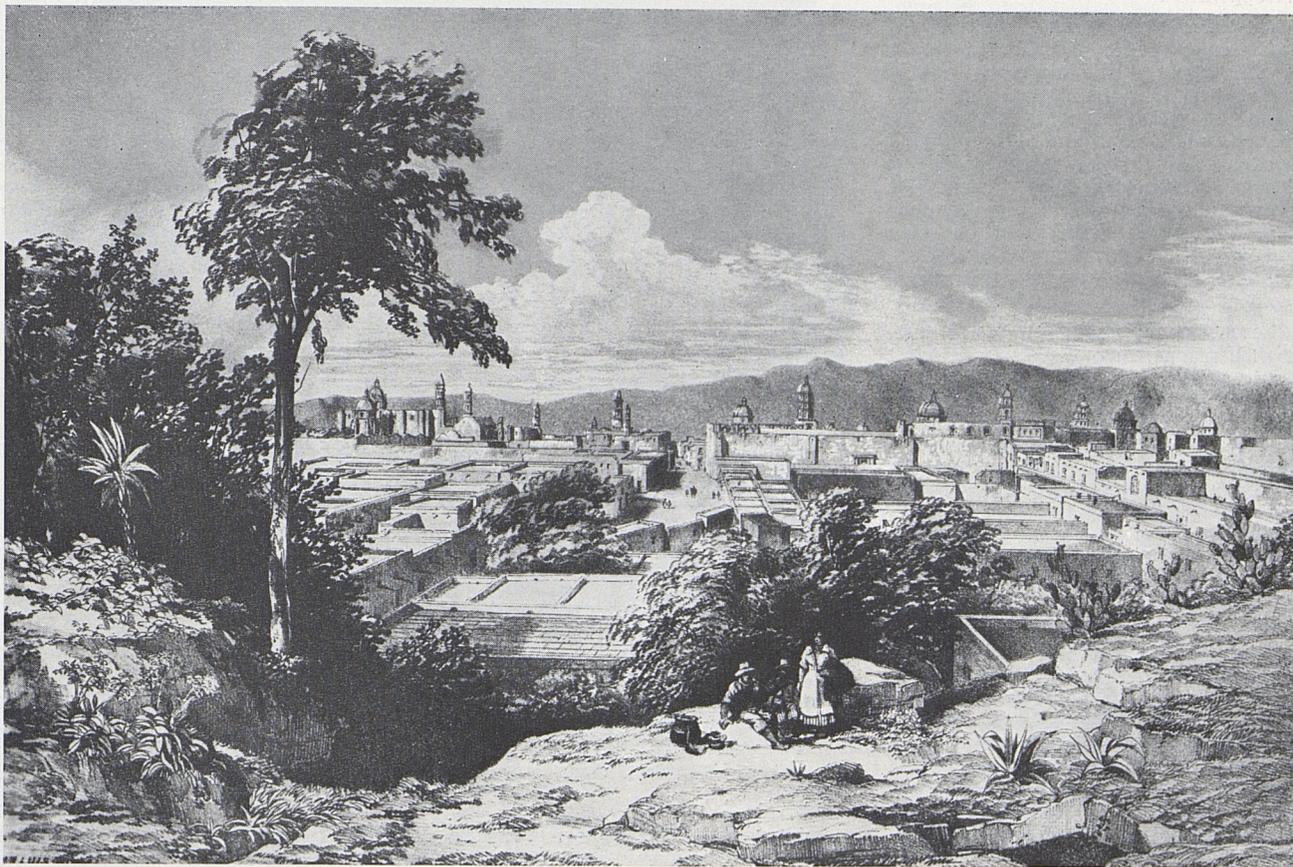
L'Indien Ignacio Ramírez, « El Nigromante », fut un libéral en politique et un classique dans les lettres. Personne, à son époque, n'a écrit une prose plus belle ni mieux sculptée. Parmi ses poèmes, d'un sobre pessimisme et d'une élégance virile, il en est un que l'on a comparé aux épigrammes de l'Anthologie Grecque. Jacobin ayant le sens des traditions, indigéniste de forme nettement espagnole, il a écrit des pages bien supérieures à tout ce que nous offre la littérature mexicaine de l'époque. Tantôt impétueux et chimérique, tantôt stoïque et serein — de cette sérénité qui fait trembler au milieu des naufrages et des tempêtes — la critique n'a pas encore approfondi tous les trésors de sa culture et de son style. Il fut Ministre de la Justice et des Travaux Publics dans le Cabinet Juárez, et on le considère comme l'un des piliers de la Réforme libérale. Son œuvre, dispersée dans la polémique, n'est pas très vaste. Son amour tardif pour Rosario — cette immortelle Rosario de Manuel Flores et d'Acuña — a ajouté quelques tendres notes finales à sa poésie, toute chargée de philosophie, voire sévère.

Roa Bárcena, traditionaliste, interventionniste et, bien entendu, plus conservateur que Maximilien — qui était, cependant, un prince aux idées libérales — finit par rompre avec l'Empire. La République victorieuse lui pardonna, mais il dût désormais se borner aux activités de sa vie privée. Ce fut un poète en sourdine, qui écrivait délicatement. Il publia une intéressante anthologie de sonnets, ainsi que des versions de poésie latine et anglaise. Sa traduction du *Mazzepe* byronien mériterait d'être exhumée. Ses légendes indiennes sont dignes d'estime. Ses contes et narrations se laissent lire avec plaisir. Ses biographies de Gorostiza et de Pesado sont excellentes. Son *Catéchisme de l'Histoire du Mexique* a moins de valeur que son *Essai d'histoire anecdotique du Mexique*, mais ses émouvants *Souvenirs de l'invasion nord-américaine* sont encore de meilleure qualité que cet *Essai*.

Isabel Prieto de Landázuri est une dame poétesse, fruit exquis de la province, qui permet d'apprécier le niveau de la culture dans des sociétés comme celle de Guadalajara. C'est notre première romantique, sensible et noble, vouée aux émotions familiales. Elle a traduit Hugo, Lamartine, Chénier. Sur la fin de sa vie, se trouvant en Allemagne, elle y écrivit la légende *Bertha de Sonnenberg*, qui fût l'objet de propos très flatteurs de la part de ses contemporains.

En général, notre roman du XIX^e siècle possède une valeur de document social plus que purement littéraire, et, sous les influences espagnoles, françaises ou anglaises, ainsi qu'à travers ses différents genres — aventures, coutumes, histoire, chevalerie, etc... — il se ressent de son enchaînement étroit au réalisme, à la manière du Peri-

quillo Sarmiento, où il a pris sa source. D'un autre côté, il est presque toujours délayé dans d'inexpressives sentimentalités. On ne peut même pas dire que les modestes auteurs dont nous allons parler soient parvenus à surpasser Lizardi. Fernando Orozco y Berra nous conte la Guerre de trente ans : trente ans de guerre avec les femmes ! Et celles-ci ont, d'ailleurs, presque fait disparaître ce roman à clef. Diaz Covarrubias, au style plus soigné, ne se fait pas d'illusions sur l'heure funeste à laquelle il doit écrire. Dans ses *Impressions et sentiments* — articles et fictions — dans *La sensitive*, Gil Gómez l'Insurgé ou la fille du médecin et *Le Diable à México*, la note amoureuse s'entremêle aux thèmes historiques ou de mœurs. Diaz Covarrubias étudiait ses procédés dans Lamartine et dans George Sand. Il semble avoir été un homme de grande bonté. Il mourut très jeune, fusillé à Tacubaya. Castillo, au milieu de ses niaiseries, fait preuve d'une préoccupation singulière pour les conflits psychologiques : l'argent dans l'amour sénile, la lutte passionnelle entre la femme et son confesseur, l'impuissance matrimoniale et la tentation de l'inceste, l'éroulement de la femme vénale, la maladie et la mort, l'abnégation féminine. Les sujets ne lui manquaient pas : il les gâte en les traitant fort mal. Inclán, le plus inculte et le plus « lizardié », se donne tout entier aux aventures des bandits généreux à la Roque Guinart. Son roman, *Astucia, el Jefe de los Hermanos de la Hoja* o los charros contrabandistas de la rama présente un intérêt en tant que tableau d'époque ; c'est un répertoire de notre folklore et de nos particularités linguistiques. Sierra O'Reilly, Ancona, Tovar, Gallardo, José María Ramirez, Rivera y Río complètent la liste.



Vue de San Luis Potosí au XIX^e siècle.

LA PENSÉE LIBÉRALE ET LA CONSTITUTION DE 1857

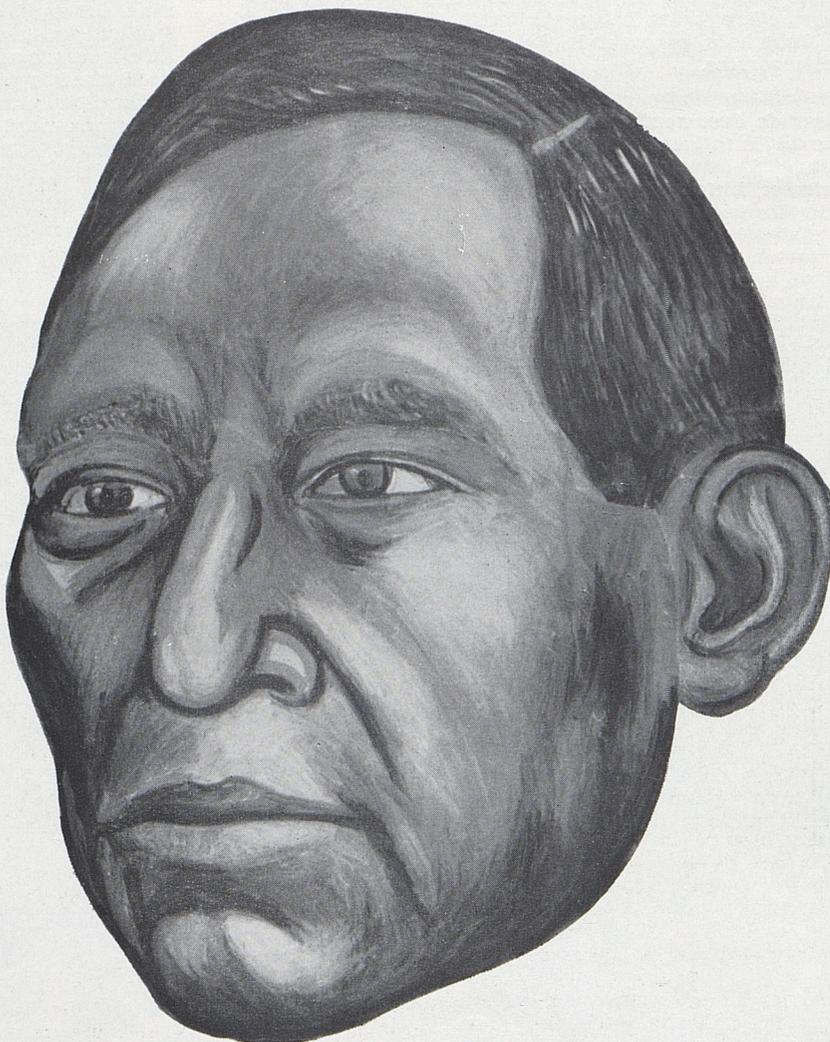
par Manuel CABRERA

Directeur de la Maison du Mexique à la Cité Universitaire de Paris.

LORSQUE nous nous interrogeons sur les fondements de la Constitution de 1857, la réponse qui nous vient immédiatement à l'esprit est que ses règles ont été dictées par la pensée libérale. Mais le libéralisme, quant à lui, n'est que l'expression de données plus originales qu'il faut préciser. Pour celui qui chercherait à découvrir la racine profonde de la Constitution promulguée en 1857, le problème consisterait donc à déterminer ces données du libéralisme par l'exposé de leur développement.

Au Mexique, comme partout ailleurs, la mentalité libérale naquit du conflit d'une partie, de plus en plus grande, de la population avec l'ordre social et politique existant alors. En ce temps-là, l'ordre au Mexique, était l'ordre colonial, c'est-à-dire, quelque chose d'essentiellement imposé. La guerre de l'indépendance, avec laquelle se manifesta le mouvement de refus de l'ordre préexistant, aura été la donnée sociale que le libéralisme mexicain eut comme antécédent.

Le monde colonial était un monde inauthentique. Ses partisans croyaient en lui comme en une chose absolue, sans s'expliquer leur foi, ignorant le fondement même de ce monde. Par contre, les chefs de l'Indépendance représentent de façon radicale la vraie situation de l'homme du Mexique auquel le monde colonial refuse toute authenticité. Bien vite les insurgés se rendirent compte que le concret immédiat les écartait de la vie ; que plus ils entraient dans l'ordre traditionnel, moins ils existaient ; ils s'aperçurent que le positif immédiat n'était que le masque d'une aliénation fondamentale. Ils eurent, en définitive, la claire intuition que l'ordre immédiat de la vie et de la pensée conspiraient contre leur être. Donc, chez les hommes de l'Indépendance, le négatif domine nécessairement le positif, car entre les catégories de la Colonie et leur propre existence s'ouvrait l'abîme le plus profond. En conséquence, ils devaient avoir l'audace de se débarrasser de ce



Benito Juárez, par José Clemente Orozco (détail).

monde pour le reconquérir, ensuite, chargé d'un nouveau sens. Il fallait faire table rase des conceptions dont s'était nourri le monde colonial, sup-

primer toutes les catégories de l'ordre existant, écarter tous leurs arguments et tout recommencer de la façon la plus radicale.

Hidalgo comprit que la nouvelle patrie ne pourrait s'affirmer qu'en recourant aux éléments les plus dépourvus, c'est-à-dire aux masses demeurées en marge. Paradoxal, il l'était sans doute, mais c'était inévitable. En se mettant à la tête des plus opprimés, en faisant appel au peuple, Hidalgo aida ces éléments à s'affirmer. Lui et Morelos, feront la guerre de l'Indépendance avec les plus humbles, ceux qui ne se prévalent « d'autres titres que celui d'humain ». Ils ne s'adressèrent pas à un groupe spécial de la société coloniale mais à cette couche de la société « qui fonde son universalité dans sa souffrance universelle » ; ils s'adressèrent à ceux qui se sentaient si profondément abattus « qu'ils ne pourraient se relever eux-mêmes sans une totale reconquête de l'homme ».

*

Le fait qu'Hidalgo et Morelos aient eu recours à la classe la plus asservie, n'eut pas pour conséquence la révélation d'un néant stérile, mais bien de découvrir le principe de toutes les possibilités, de faire un premier pas vers l'édification originale d'un nouveau monde et d'un homme nouveau. Ainsi donc, nous voyons comment le néant social des masses populaires se transforme rapidement en principe de toute authenticité. L'affirmation de cette partie de la société, autrefois négative, a eu pour conséquence, et très explicitement, l'apparition de l'origine de la faculté de fondation. L'origine est conçue comme une tâche dans laquelle pensée et action se confondent ; c'est-à-dire comme un *projet infini*. L'aide prêtée à la guerre de l'Indépendance par ceux qui représentaient la partie négative de la société, constitue le facteur primordial de l'« idée » ou tâche originale dont le but est l'épanouissement de l'être social authentique. Ainsi débute, lors du mouvement insurrectionnel de 1810, l'aurore d'une patrie, conçue comme un schéma plein de signification.

Le retour à « l'humain pur » constitue donc la cause profonde de la guerre de l'Indépendance, l'antécédent ou la donnée originale nécessaire à la pensée libérale. La longue lutte entre conservateurs et libéraux, qui suit la proclamation de l'Indépendance, n'est que la prolongation de la guerre d'Hidalgo et Morelos. Les libéraux luttèrent pour les mêmes idéaux d'authenticité que les insurgés ; leurs adversaires, les conservateurs, pour le maintien de l'organisation coloniale imposée. Le « libéralisme » représentera la théorie née du refus à l'ordre établi, qui se dessine au moment de la guerre de l'Indépendance. La notion nouvelle de l'homme, que le libéralisme opposera à l'idée traditionnelle, sera l'affirmation du caractère absolu de l'individu, c'est-à-dire de sa foncière li-

berté. Toutefois, il ne faut pas oublier que cette exaltation de l'individu n'est possible qu'à partir d'une négation fondamentale. La liberté est une force que le libéralisme affirme comme la conséquence d'une préalable rencontre avec le néant. Ce néant est apparu dans la conscience mexicaine lors de l'écroulement du passé historique.

*

La manière de concevoir l'histoire est un indice sur la manière dont on conçoit le temps. La conception du temps chez les libéraux est totalement futuriste. La négation ou l'absence de passé, le néant historique, oblige à vivre le présent comme une conséquence du futur, car entre le néant et l'existence s'interpose le temps. Le futur est un absolu ; le passé, au contraire, n'est qu'un fantôme. Le temps primordial en soi, celui qui fonde tous les autres, est l'avenir. Le radicalisme des libéraux est inséparable de la négation du passé, et de l'universalisation du futur : la société meilleure sera la société de l'avenir.

Mais l'affirmation du futur implique nécessairement la construction d'un « schéma imaginaire » et, en conséquence, l'apparition de la *raison* ou *idée* comme partie intégrante de l'individu. A une réalité mauvaise les libéraux devaient nécessairement opposer le désir d'une meilleure conception de la Nation ; au passé mauvais, un bon futur, et comme lien de l'actualité imparfaite à la conception d'un avenir parfait, ils ont eu recours à l'idée de *progrès*. Le temps, ce pont entre le néant et l'existence, n'existera que dans la mesure où il donnera naissance au progrès. Ainsi, par un enchaînement indispensable, les libéraux mettront leur foi en l'homme original, chez *l'individu* ; dans *l'origine*, comme fondation libre ; dans la *liberté*, comme pouvoir de constitution ; dans le *futur*, comme unique possibilité de création ; dans la *raison*, comme schéma du futur auquel le présent doit se soumettre ; et dans le *progrès*, comme réalisation du schéma idéal. Les idées qui parcourent le XIX^e siècle mexicain et qui trouvent leur meilleure expression dans l'œuvre du docteur José María Luis Mora « le plus grand des écrivains politiques qu'ait eu le Mexique », sont le développement de ces notions fondamentales. La pensée de Mora, centrée sur les thèmes de liberté, de raison et de progrès, sans pour autant perdre de vue la réalité mexicaine, inspira les lois qui modifièrent la structure de la société en 1857 et posa les bases du mouvement de la Réforme réalisée par Juárez.

*

Cette évocation des moments significatifs de notre passé national, et no-

tre propos de dégager son sens le plus profond, comme nous avons essayé de le faire à propos de la Constitution de 1857, doivent s'accompagner d'une conclusion critique montrant sa permanence et sa relation avec l'actualité. Ainsi, nous avons vu comment la Constitution que nous commémorons donna une forme au schéma idéal des libéraux, transformant en normes juridiques la liberté de conscience et la volonté générale de la Nation. Cependant, la théorie consacrée par la Constitution de 1857, ne fait que restituer au peuple, au-dessus de tout groupe ou organisme, soit intérieur (clergé, armée, *junta de notables*), soit extérieur, la faculté originale de « fondation » découverte par l'Indépendance. A leur tour, les lois de Réforme et surtout l'action de Juárez en ce qui concerne la redistribution des biens ecclésiastiques, la sécularisation des fonctions du clergé dans le cadre civil, la réorganisation de l'enseignement et en proclamant la liberté de conscience, non seulement mettent un terme à l'ordre colonial et consacrent véritablement l'indépendance du Mexique, mais incarnent les idées du libéralisme et instaurent un nouvel ordre national.

Cette analyse de l'édification de la nouvelle ère révolutionnaire, inaugurée par la guerre de l'Indépendance, dont le déroulement est la cause essentielle de la Constitution de 1857, et qui aboutit aux lois de Réforme, nous permet d'éclaircir une certaine conception de l'histoire. Cette conception est inséparable d'une notion du temps comme *succession d'instant indéterminés*. Le futur, qui lui est opposé, se conçoit, au contraire, comme un moyen de faire éclater le temps et changer la société. Cette philosophie de l'histoire, propre au libéralisme, n'a pas cessé d'être valable, mais doit s'adapter à notre perspective. Le fait que la liberté ne peut se concevoir comme indétermination absolue se trouve implicitement contenu dans les lois de la Réforme. Le présent ne doit pas se réduire à l'avenir, car si l'on procède ainsi, le futur devient la « médiation » qui le rend statique. Une notion correcte du futur ne doit pas le transformer en un absolu mais bien essayer de l'intégrer au présent en l'actualisant. La liberté, elle aussi, ne peut pas se concevoir comme une concrétisation totale. Il est évident que nous devons concrétiser notre conscience du temps pour accéder à une *liberté réelle*, sans oublier pour cela que l'homme n'est libre que s'il reste fidèle à la vocation de sa tâche infinie, tâche comprise comme possibilité indéterminée, obligatoirement désincarnée. Somme toute, l'homme actuel devra vivre dans la tension continue du concret et de la liberté. C'est ce propos qui soutient les normes de la Constitution promulguée en 1917, fruit du mouvement révolutionnaire de 1910.

L'ÉVOLUTION DE LA PENSÉE MEXICAINE AU XIX^e SIÈCLE

par Abelardo VILLEGAS

Professeur à l'Université Nationale de México.

APRÈS la Révolution de l'Indépendance, les libéraux mexicains formaient un petit groupe d'intellectuels, de personnes exerçant une profession libérale et de chefs politiques. Son théoricien le plus marquant fut le Dr José María Mora, qui soutint dès le début que les attitudes et les doctrines libérales étaient les seuls moyens par lesquels le Mexique pouvait être sauvé. « Le peuple du Mexique — disait-il — aime et souhaite ardemment la liberté ; mais, en raison de certaines contradictions et d'inconséquences que l'on observe dans son caractère national, il est farouchement attaché à des institutions et à des pratiques essentiellement incompatibles avec elle. » Suivant les libéraux, ces empêchements n'étaient que l'héritage colonial dont il fallait se défaire complètement. Le secteur conservateur défendait ces pratiques et ces institutions, mais en vain, car en définitive le progrès allait les faire disparaître. « L'amélioration quotidienne et progressive que l'on constate dans toutes les œuvres humaines, est une preuve évidente que la perfectibilité de leurs efforts n'a pas de fin », disait le Dr Mora,



Escalier d'honneur du bâtiment
où l'École de Médecine fut installée en 1856

en assurant théoriquement le triomphe du parti libéral, ou plutôt de ce que l'on appelait alors le parti du progrès.

La lutte entre les deux partis dura trente années, mais, en fin de compte, les rangs des libéraux grossissaient petit à petit ; ils acquirent un prestige définitif quand ils représentèrent l'opposition à l'intervention étrangère dans les affaires du Mexique. Comme ils avaient trouvé leur théoricien en la personne du Dr Mora, ils trouvèrent leur agent d'exécution en Benito Juárez. Juárez, entouré d'hommes tels que Melchor Ocampo, Guillermo Prieto, Ignacio Ramírez, Miguel et Sebastián Lerdo de Tejada, Degollado, González Ortega, etc., réalisa la séparation de l'Église et de l'État. Mora avait affirmé dès le début que le Mexique se libérerait de ses entraves coloniales si l'on instruisait les nouvelles générations dans les principes de la doctrine libérale. Par là, en réalité, on se faisait gloire d'un libéralisme hétérodoxe, puisque celui-ci, et plus tard les réformistes, devaient nier la liberté absolue de l'éducation, en remettre le monopole à l'État, et ordonner à celui-ci de la rendre laïque. Cependant, un tel interventionnisme d'État était nécessaire ; si l'on avait accordé alors aux Mexicains la liberté absolue de choisir leur système d'éducation, un grand nombre d'entre eux seraient revenus aux formes théocratiques inculquées par la colonie.

Le triomphe du parti libéral fut relativement court. Le Mexique était déjà las d'un demi-siècle de luttes, et presque tous les libéraux étaient des radicaux exaltés ; leur « jacobinisme » s'avérait bon pour se battre, mais non pour maintenir la paix et réorganiser l'État mexicain. On rechercha alors un nouveau régime politique et une nouvelle doctrine philosophique susceptibles de rétablir l'ordre. Le premier fut une « dictature pacifique », le second, le positivisme.

Le 16 septembre 1867, le Dr Gabino Barreda prononça un discours à Guanajuato, dans lequel il proclamait la nécessité d'instaurer un ordre conforme aux doctrines du philosophe Auguste Comte. Barreda avait été l'élève du penseur français et avait remarquablement assimilé ses enseignements. Les points de vue exposés par Comte pour former un ordre en éliminant l'anarchie créée par la Révolution Française, et la doctrine des trois états de l'évolution humaine, furent utilisés par Gabino Barreda pour interpréter le devenir historique du Mexique. Le Mexique — dit-il — n'est pas, comme certains auteurs l'ont affirmé malicieusement, « une triste exception dans l'évolution progressive de l'humanité ». Bien au contraire, si nous nous penchons sur son histoire avec un critère scientifique, nous remarquerons aisément qu'elle est déjà passée par deux des trois états que l'évolution humaine doit nécessairement franchir. La domination espagnole, par son sens religieux représente l'État Théologique de notre histoire. Puis, les guerres d'indépendance et la lutte entre libéraux et conservateurs qui renversèrent l'ordre colonial, représentent l'État Métaphysique — qui est critique et polémique — mais anarchique aussi. Maintenant — ajoute-t-il — après le sacrifice de deux générations, « tous les éléments du redressement social sont réunis ; tous les obstacles se trouvent aplanis... Que notre devise soit, dorénavant : liberté, ordre et progrès ; la liberté comme moyen, l'ordre pour base et le progrès comme but ».

Selon Gabino Barreda, une étape scientifique s'ouvrait pour le Mexique, positive en ce que l'on avait rejeté les conceptions théologiques et les abstractions métaphysiques. Notre philosophe changeait avec astuce le premier terme de la devise comtienne. Il remplaçait *amour* par *liberté* du fait que les libéraux étaient au pouvoir et

Gabino Barreda - Copie par Juana Olivos.

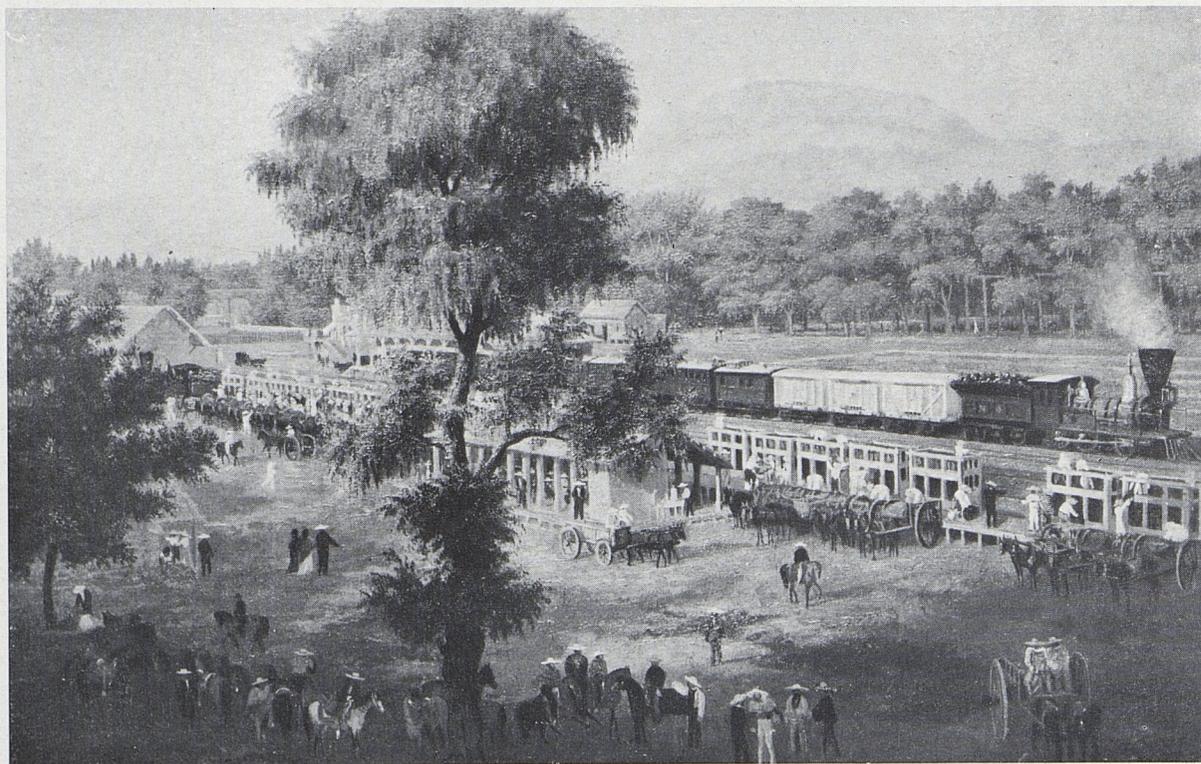


qu'il fallait se les concilier. Néanmoins, au fond, Barreda estimait que cela nuisait au parti libéral qui — disait-il — « n'a jamais su comprendre l'ordre, sinon de caractère rétrograde, ni concevoir le progrès s'il n'émanait pas de l'anarchie ». La conception comtienne du progrès dans l'ordre n'aurait jamais pu être acceptée par ceux qui étaient déjà d'anciens libéraux. Sur l'invitation de Juárez, Barreda se prépara à jeter les bases de cet ordre scientifique positif en instaurant une éducation conforme aux principes de la philosophie positive. « Une éducation — dit-il — où nulle branche importante des sciences naturelles n'a été omise ; où tous les phénomènes de la nature, des plus simples aux plus compliqués, sont étudiés et analysés aussi bien théoriquement que pratiquement en ce qu'ils ont de plus fondamental ; une éducation où l'on cultive à la fois l'entendement et les sens, sans s'acharner à soutenir de force telle ou telle opinion, tel ou tel dogme religieux, sans crainte de voir telle ou telle autorité contredite par les faits. » Une éducation, en somme, qui soit « le plus sûr préliminaire de paix et d'ordre social ».

Le même esprit prévalut dans le domaine politique. Après la mort de Juárez, la lutte éclata entre les « caudillos » qui l'avaient suivi ; le général Porfirio Díaz en sortit vainqueur, s'empara du pouvoir et s'y maintint pendant trente années. Il s'était proposé, dès le début, de rétablir la paix et l'ordre, et il y parvint grâce à des méthodes radicales. Il s'entoura d'une équipe d'hommes qui s'appelaient eux-mêmes « scientifiques » parce qu'ils affirmaient, dans leurs manifestes de parti, vouloir résoudre les problèmes nationaux en appliquant des méthodes et des connaissances scientifiques. Le gouvernement de Porfirio Díaz se proposait d'instaurer une classe capitaliste qui ferait du pays une puissance industrielle à la hauteur des plus fortes nations du monde. Pour cela, il fallait que l'ordre ne fût point troublé par de nouvelles luttes politiques ; la main de fer de don Porfirio s'en

chargea, tout en rendant populaire la devise qui caractérisa son régime : « Peu de politique et beaucoup d'administration. »

Tout comme don Porfirio gouverna d'une manière absolue durant trois décades, le positivisme se rendit maître du milieu intellectuel du Mexique. Le Mexique eut des positivistes pour philosophes, pour éducateurs, pour techniciens, pour politiciens. L'influence de Comte fut suivie de celles de Stuart Mill, Spencer, Littré, Hippolyte Taine... Gabino Barreda fut suivi de Porfirio Parra, Horacio Barreda, Justo Sierra, Ezequiel A. Chávez. Au XX^e siècle même, Agustín Aragón défendit cette position dans les colonnes de sa *Revista Positivista*. Pourtant, Justo Sierra — fidèle, dans sa jeunesse, à Ignacio Ramírez et à Barreda — finit par douter de l'efficacité de la science pour résoudre les problèmes sociaux et maintenir la paix : Nous doutons — disait-il dans un mémorable discours — « tout d'abord, parce que, si la science n'est pas autre chose que la connaissance systématique de ce qui est relatif, si les objets ne peuvent être connus pour eux-mêmes, si l'on peut seulement connaître leurs rapports constants, si telle est la véritable évolution, en perpétuelle discussion, en perpétuelle lutte, quelle grande vérité fondamentale n'a-t-elle pas été discutée sur le terrain scientifique, ou ne discute-t-on pas en ce moment ? » Et il ajoutait : « ... Cette espèce de tremblement de terre sous les grandes théories scientifiques ne suffit-elle pas à faire comprendre que le drapeau de la science n'est pas un emblème de paix ? » Il en résultait que le positivisme avait été aussi imposé en tant que dogme que la scolastique dans la colonie. Mais, à présent, Justo Sierra doutait de l'efficacité de cette doctrine ; c'est que, outre qu'il présentait ce tremblement de terre sous les grandes théories scientifiques, l'on entendait déjà les rumeurs de la protestation politique. Ce peuple que l'on avait voulu tenir à l'écart des luttes civiques allait protester violemment en déclenchant la troisième de nos grandes révolutions.



« Ouvrant nos routes et nos ports... » - Benito Juárez.



Miguel Lerdo de Tejada.

LES SOCIALISTES ET LA « RÉFORME » MEXICAINE

par

Francisco LÓPEZ CÁMARA

du Colegio de México.

LA « Réforme » libérale du XIX^e siècle est, sans conteste, l'un des événements les plus importants de l'histoire du Mexique. Néanmoins, elle offre encore à la recherche historiographique une foule d'aspects et de sujets d'étude qui attendent toujours que des historiens veuillent bien leur prêter une attention particulière afin de préciser les conditions dans lesquelles s'est produit ce grand mouvement mexicain.

Selon les correspondances diplomatiques des agents français envoyés au Mexique à cette époque, il est à remarquer que beaucoup de Français résidant au Mexique ont eu une participation active à la révolution libérale mexicaine. En réalité, depuis que l'Indépendance du pays était consommée, la plupart des étrangers qui habitaient le Mexique avaient dû prendre part

— directement ou indirectement, et dans un camp ou dans l'autre — aux commotions civiles qui se produisaient à maintes reprises. Il n'y avait donc rien d'étonnant à les voir enrôlés de nouveau dans les partis, à l'heure de la « Réforme ».

Liés par des intérêts concrets et par tradition idéologique aux conservateurs mexicains, les Espagnols s'estimaient directement menacés par le radicalisme libéral de leurs adversaires. Le soutien, financier ou militaire, qu'ils fournissaient à ceux-là était donc explicable. La participation des Français aux côtés des libéraux eut, pourtant, une plus grande signification, car ils finirent par constituer l'un des secteurs les plus radicaux du parti réformiste et leur influence idéologique dans le cadre de ce dernier allait être très importante. Formé en majeure partie par des commerçants et des artisans, le groupe des Français avait toujours été un solide soutien du programme libéral mexicain, dans lequel ils voyaient, non seulement une garantie pour leurs intérêts financiers, mais encore le meilleur moyen de défendre les principes du libéralisme universel qu'ils avaient appris dans leur pays d'origine. Cette conscience révolutionnaire des Français du parti libéral mexicain explique bien que l'appui qu'ils donnèrent à la Révolution d'Ayutla — préambule de la Réforme — et au mouvement en général ne s'était pas limité uniquement à un apport financier et à des conseils militaires. Ils allaient participer à la formation idéologique des cadres libéraux grâce aux journaux rédigés en français qu'ils subventionnaient de leurs propres deniers. Pour cette tâche, les libéraux français du Mexique disposèrent, au moment de la « Réforme », de la collaboration du groupe d'exilés de 48, que la répression bonapartiste avait rejeté sur notre pays.

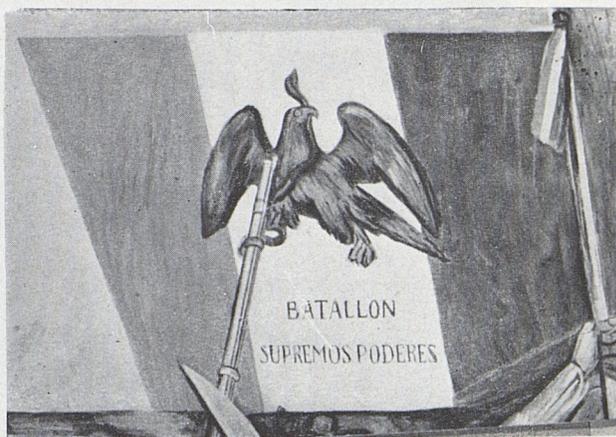
En 1853, Levasseur, Ministre de France au Mexique, dénonçait dans une lettre à son Ministre des Affaires Etrangères, l'existence d'un groupe de « communistes » français, réfugiés politiques de la Révolution de 1848, parmi lesquels figuraient quelques journalistes qui allaient avoir une certaine influence sur la vie publique du Mexique. Levasseur donnait même le nom de plusieurs d'entre eux : René Masson, Gustave et Edouard des Fontaines, le Dr de Nolhac, Isidore Deveaux, etc. Par leur intervention, la presse française du Mexique devint bientôt la tribune des idées les plus extrémistes du libéralisme mexicain. Leur travail d'agitation contre les forces conservatrices du Mexique fut tellement actif que, deux ans plus tard, le vicomte de Gabriac se crut obligé de le dénoncer au gouvernement français en ces termes : « Nos démagogues réfugiés ont compilé depuis cinq mois les discours et les phrases les plus violentes de notre révolution de 89. Ce sont eux qui ont dirigé contre le Clergé et contre toutes mesures un peu fermes du gouvernement (il parlait de la dernière dictature de Santa Anna) les coups les plus violents ». Leurs quotidiens radicaux — « *Le Trait d'Union* » et « *L'Indépendant* » — coopérèrent de cette façon à la formation d'une ambiance idéologique propice à la mise en vigueur du programme de la « Réforme ».

Jusqu'où l'influence de tous ces socialistes français pouvait-elle aller, en ce qui concerne les revendications agraires des idéologues les plus exaltés de la « Réforme » mexicaine, revendications qui ne devaient porter leurs fruits qu'un demi-siècle plus tard ? Il est bien difficile de le dire. Néanmoins, les soulèvements — particulièrement graves à cette époque — de paysans exigeant le partage des terres faisaient partie de l'agitation révolu-

tionnaire déclenchée par les libéraux extrémistes du Mexique. Ils étaient, d'ailleurs, justifiés publiquement par leurs amis français. « M. Masson — écrit Gabriac au Gouvernement français — continue à publier dans le « *Trait d'Union* » des excitations à la guerre de castes et à la guerre civile... A Matamoros Yzúcar, près de Puebla, a éclaté une révolte d'Indiens contre les propriétaires. Voilà le fruit des doctrines de MM. Masson et Barrès, payés par M. Lerdo, Ministre des Finances. » De ce dernier, véritable cerveau de la « Réforme » et ami intime de Masson (dont il fit son secrétaire ou une sorte de conseiller privé), Gabriac révélera plus tard les conceptions agraires, synthétisées dans le point VI d'un programme proposé à Comonfort et porté à la connaissance du Ministre de France au Mexique : « ... VI. — Enfin, fractionner par une loi la grande propriété pour distribuer aux indigènes le surplus et augmenter ainsi la classe des propriétaires... » Nous insistons sur le fait qu'il est difficile d'expliquer ce programme agraire par l'influence des idées de Masson et des autres socialistes amis personnels de Lerdo. Une chose est indéniable cependant : s'il y eut au Mexique, à l'époque de la « Réforme » un facteur important susceptible de développer une ambiance idéologique favorable à la réception de certaines idées apparentées au socialisme français de la première moitié du XIX^e siècle, ce fut précisément la présence dans notre pays de ce groupe de Français qui, comme ce M. Eugène Lefèvre dont nous parle Gabriac, « s'enorgueillissaient d'être des proscrits du 2 décembre... » et participaient aux luttes politiques mexicaines, animés par l'esprit de la tradition révolutionnaire française. Dans tous les cas, la « Réforme » mexicaine doit à ces Français une collaboration active sur le plan de la préparation et de la lutte idéologique.

Faits, Ouvres, Personnes

LE PREMIER CENTENAIRE



DE LA CONSTITUTION DE 1857

PAR décret du Congrès des Etats-Unis Mexicains l'année en cours sera appelée « Année de la Constitution de 1857 et de la Pensée Libérale Mexicaine », pour commémorer solennellement le premier Centenaire de ce document qui tient une si grande place dans l'histoire du pays. Le Président de la République a adressé, le 15 janvier, une lettre aux Gouverneurs des Etats de la Fédération, dans laquelle il déclare notamment :

« La Constitution de 1857 a une extraordinaire importance historique, politique et juridique. Issue de la Révolution d'Ayutla, elle consignait les vœux du peuple mexicain et elle a fixé les traits permanents de notre nationalité. Soixante ans plus tard, à la même date symbolique — le 5 février —, la Constitution de 1917 a été promulguée. Née de la Révolution mexicaine de 1910, elle régit la vie publique du pays et résume les aspirations du peuple mexicain. La Nation s'attache passionnément à atteindre un plus grand développement moral, social et matériel, unie dans l'effort vers ces buts communs d'amélioration générale, et totalement dévouée à un travail sans défaillance, pour le bien et l'épanouissement de la Patrie. C'est pourquoi des actes commémoratifs de cette nature se distinguent par l'élévation civique, l'exaltation des valeurs nationales et la décision de poursuivre la lutte afin que, chaque jour, le Mexique obtienne plus de bien-être pour chaque Mexicain en particulier et pour la collectivité tout entière. »

L'initiative du Congrès a reçu le plus large appui de la part de tous les secteurs de la population. Le VI^e Congrès de la Confédération Nationale des Paysans, réuni à Mexico, a rendu un fervent hommage aux constituants de 1857. Les centrales ouvrières se sont unies aux célébrations, et la Fédération de Syndicats de Travailleurs au Service de l'Etat a organisé 130 actes différents dans la capitale et à l'intérieur de la République. Un programme, patronné par le Tribunal Supérieur de Justice du District et des Territoires Fédéraux, a associé le Pouvoir Judiciaire à la Commémoration.

L'initiative gouvernementale a été accueillie avec le même enthousiasme par les secteurs privés. Des organismes tels que la Confédération Nationale des Chambres Industrielles, la Confédération des Chambres Nationales de Commerce, la Chambre Nationale de Commerce de la Ville de Mexico, la Confédération Nationale de l'Industrie de Construction et l'Association des Banquiers du Mexique s'y sont ralliés.

Le 31 janvier, la Commission Permanente du Congrès a tenu une séance consacrée à la commémoration de la Constitution de 1857. Le Président de la République et le Président de la Cour Suprême de Justice y ont assisté comme invités d'honneur. MM. Baltasar Dromundo, Député, et Miguel Osorio Ramirez, Sénateur, prirent la parole.

Le 5 février — date qui marque le Centenaire de la promulgation de la Constitution de 1857, et le quarantième anniversaire de la Constitution qui régit actuellement le pays — le Chef de l'Etat a présidé la Cérémonie Commémorative sur la Place de la Constitution de Mexico. Le Président Ruiz Cortines était accompagné par les Membres de son Cabinet, par les Juges de la Cour Suprême, et par les Membres de la Commission Permanente du Congrès. Le Corps Diplomatique accrédité auprès du Gouvernement Mexicain assistait à la cérémonie, ainsi que des représentants des principales organisations populaires du pays. Les orateurs furent le Président de la Cour Suprême de Justice, M. Hilario Medina, le Ministre de l'Education Publique, M. José Angel Ceniceros, M. Julián Rodríguez Adame, Député, et M. Julio Serrano Castro, Sénateur. L'Hymne National a été chanté par 15.000 enfants des Ecoles, et plus de 200.000 personnes assistèrent à l'acte civique. Des cérémonies ont été organisées dans tous les points du pays, présidées par les Gouverneurs des Etats, par les Présidents Municipaux, par les Commissaires des *Ejidos*, et par d'autres fonctionnaires ou autorités. Les 4.871 Comités pour l'Amélioration Civique et Matérielle qui fonctionnent dans le pays se sont joints aux fêtes commémoratives.

Rappelons que la VII^e Foire Mexicaine du Livre avait installé un Pavillon comprenant des documents qui illustrent la vie de Benito Juárez, et l'histoire constitutionnelle mexicaine. Le *Colegio de Mexico* a commencé l'édition d'une série de publications, parmi lesquelles les Actes du Congrès Constituant de 1856-1857. Enfin, le Comité d'Organisation du Centenaire prépare un volume intitulé : « Le Constitutionnalisme Mondial vers le milieu du XIX^e siècle » qui prévoit des collaborations étrangères, entre autres celles des juristes français MM. Paul Bastid et Georges Vedel.

HOMMAGE A OTHÓN

POUR célébrer le cinquante-nième anniversaire de la mort du poète Manuel José Othón (le premier centenaire de sa naissance devant être commémoré en 1958), le Comité des Amis des Lettres et la Maison de l'Amérique Latine ont organisé le 21 février dernier un hommage au grand poète mexicain, sous la présidence de M. Jacques Bordeneuve, Secrétaire d'Etat aux Arts et Lettres et de l'Ambassadeur du Mexique.

Mme la Duchesse de La Rochefoucauld célébra à la fois, au nom du Comité, « l'Amérique Latine et le poète Othón, à l'âme solitaire et bucolique », qui illustra si brillamment les lettres américaines. M. le Ministre Bordeneuve dit alors, en termes éloquents, combien il était heureux d'apporter l'hommage officiel de la France à Manuel José Othón. Nous donnons ci-après de larges extraits du discours de S.E. M. Zéréga Fombona. M. Roger Caillois prit ensuite comme sujet l'image et le rythme dans la création poétique et les problèmes fondamentaux qu'ils posent partout et dans tous les temps.

Après avoir remercié M. le Ministre Bordeneuve, le Comité des Amis des Lettres et la Maison de l'Amérique Latine, l'Ambassadeur du Mexique exprima sa gratitude aux deux conférenciers et à M. Gilbert Guiraud, pensionnaire de la Comédie Française, qui avait donné lecture de deux poèmes d'Othón : « Elégie » et « Idylle Sauvage ». Il termina en rappelant l'importance qu'ont, dans la formation des peuples et de leurs idées, les poètes qui élargissent notre sens de l'existence en tant que mission universelle de concorde et de paix.



Monsieur le Ministre Bordeneuve prononçant son allocution.

LA POÉSIE D'OTHÓN

par A. Zéréga FOMBONA

Professeur à l'Institut des Hautes Etudes de l'Amérique Latine
de l'Université de Paris.

LA vie d'Othón fut toute de simplicité et d'harmonie. Né en 1858 à San Luis Potosí, il étudie la jurisprudence ; Licencié en Droit, il exerce la Magistrature, et va en missions auprès des Tribunaux de province ; ce qui lui permet de parcourir et très bien connaître toute la campagne mexicaine, dans la familiarité de la vie quotidienne ; de vivre l'expérience intérieure des paysages qu'il chante. Alfonso Reyes, le plus éminent et le plus illustre des critiques hispano-américains d'aujourd'hui, a dit comment la production poétique d'Othón naît aux sources sereines et champêtres ; l'effort et l'émotion du vieux laboureur penché sur sa charrue. Dans la ville, Othón sera toujours un étranger, un passant. Dans son *Elégie*, poète

me émouvant, il a fait cette confession : « Je suis la voix qui chante dans la profonde solitude de la montagne... et j'adoucis l'amertume de mon exil dans les villes, avec le miel de la Grèce et les fleurs sanglantes de la foi chrétienne. »

Dans cette même *Elégie* il demande : « Où y a-t-il une passion plus profonde que celle de la mort, et un amour maternel plus grand que celui de la terre ? » On retrouve ainsi, chez le poète contemporain et chrétien, la sensibilité aztèque : résignation devant la mort et passion filiale pour la nature. Il meurt en 1906, âgé à peine de 48 ans, et laisse une œuvre poétique d'une grande qualité tant par sa perfection technique et sa maîtrise dans

la versification espagnole classique que par l'émotion profonde et riche de ses descriptions de la vie et des tableaux de la nature.

Elle est courte cette œuvre lyrique ; une centaine de poèmes composent les *Poemas Rústicos*, où l'impression sensorielle et l'idéologie forment une unité parfaite. On a dit que la poésie d'Othón est une poésie panthéiste. Il me semble qu'il y a dans cette définition, une erreur et une confusion. Dans tout panthéisme, l'individualité humaine se perd, disparaît dans l'infini transcendant de la nature. Chez Othón, c'est tout le contraire ; entre la nature et le poète il existe une réciprocité des valeurs spirituelles ; une communauté d'émotions.

La poésie d'Othón n'est pas panthéiste. Est-elle bucolique ? Y aurait-il, dans ses poèmes, ce mélange de la nature et de l'homme, qui depuis Théocrite et Virgile fait le charme de la poésie pastorale ? Les descriptions que les poèmes d'Othón nous donnent du paysage américain sont une chose tout à fait différente de la joie esthétique et du sentimentalisme un peu conventionnel de la poésie bucolique. Alfonso Reyes a déjà dit qu'Othón n'est pas un poète bucolique ; dans toute églogue il y a un côté artificiel ; une délicate émotion superficielle, un arrière-goût et un arrière-plan de l'Arcadie ; avec des bergers trop policés, et même des faunes — ô Mallarmé ! — souffrant de complications spirituelles. Othón, lui, est toujours dans la réalité, dans la double vérité de la nature et de l'homme. Rien d'artificiel dans ses descriptions ; son émotion n'est jamais superficielle.

La *Noche Rústica de Walpurgis* est pour moi la plus caractéristique de toutes les poésies d'Othón. Le poète est invité à monter sur un rocher dénudé pour entendre ce que disent les choses dans le mystère nocturne ; et la ronde des êtres et des choses commence. Les étoiles et le rossignol ; le criquet et les feux-follets. Othón n'oublie aucune présence. Le sonnet des oiseaux nocturnes fait naître un frisson d'épouvante : les nids ayant été détruits, le sang tombe, goutte à goutte, des griffes des carnassiers. Et, le plus émouvant de tous, le Sonnet sur les morts humains. Comme dans les Valdés Leal de l'Hôpital de Séville,

l'effroi nous saisit devant les descriptions du poète : comme il écoute les vers qui rongent les cadavres, au fond des tombeaux ! Et il entend, aussi, les plaintes, les appels des morts ; ces pauvres morts qui ont, Baudelaire l'a dit, de grandes douleurs. Ils crient leur détresse, leur perpétuelle demande d'oraisons : « Priez, priez pour nous. » Comme dans les liturgies des aztèques, le poème finit dans la joie, le triomphe et l'épiphanie du jour. « Lumen », tel est le titre du dernier sonnet.

L'*Idilio Salvaje*, n'est pas dans la tradition spirituelle — aztèque et chrétienne — du poète. Alfonso Reyes se demande, avec surprise, de quel tréfonds caché de l'âme d'Othón est né ce poème terrible.

Dans toute son œuvre, Othón est un poète chaste. Sa muse est une Vestale, gardienne du feu sacré de la tradition. Avec pudeur, la passion sexuelle et l'érotisme trouvent des expressions discrètes dans ses poésies. Déjà, dans deux poèmes antérieurs à l'*Idilio*, Othón avait laissé entrevoir cette région mystérieuse de son âme où la tourmente de l'amour habite : dans un sonnet qui porte en épigraphe le tercet de Dante : « Per me si va nella città dolente », et dans *Para una Romanza*. L'éloignement de la femme, l'oubli, le néant total, donnent à l'*Idilio* une superbe intensité. La beauté des descriptions s'ajoute au pathétique des sentiments. Dans la steppe maudite, sous le coup de la bourrasque, on voit l'aimée, magnifique sculpture qui se profile sur l'horizon infini. Après les moments d'amour, décrits avec un très beau réalisme, les ombres, la nuit, surprennent les amants ; ils sont là, seuls, abandonnés dans le noir qui les environne et dans la solitude de leurs âmes. Dans la nature et dans leurs cœurs, le désert, toujours le désert.

Le dernier sonnet du poème, l'*Envoi*, rend plus angoissante encore notre interrogation. Le poète, homme d'une grande sincérité morale, et d'une grande honnêteté de pensée, fait une confession tragique : « Là où se levaient les temples de mes dieux, on ne trouve aujourd'hui que l'infini des sables ; et dans mon âme, aussi, il n'y a que ruines et fossés. » Pour avoir trop pensé, il se croit arrivé à la nuit de la conscience et à l'horrible dégoût de lui-même.

Comment, pourquoi est-il arrivé à cette négation ; lui, fidèle à la double tradition religieuse aztèque et chrétienne ?... La réponse, il l'emporta dans son tombeau.

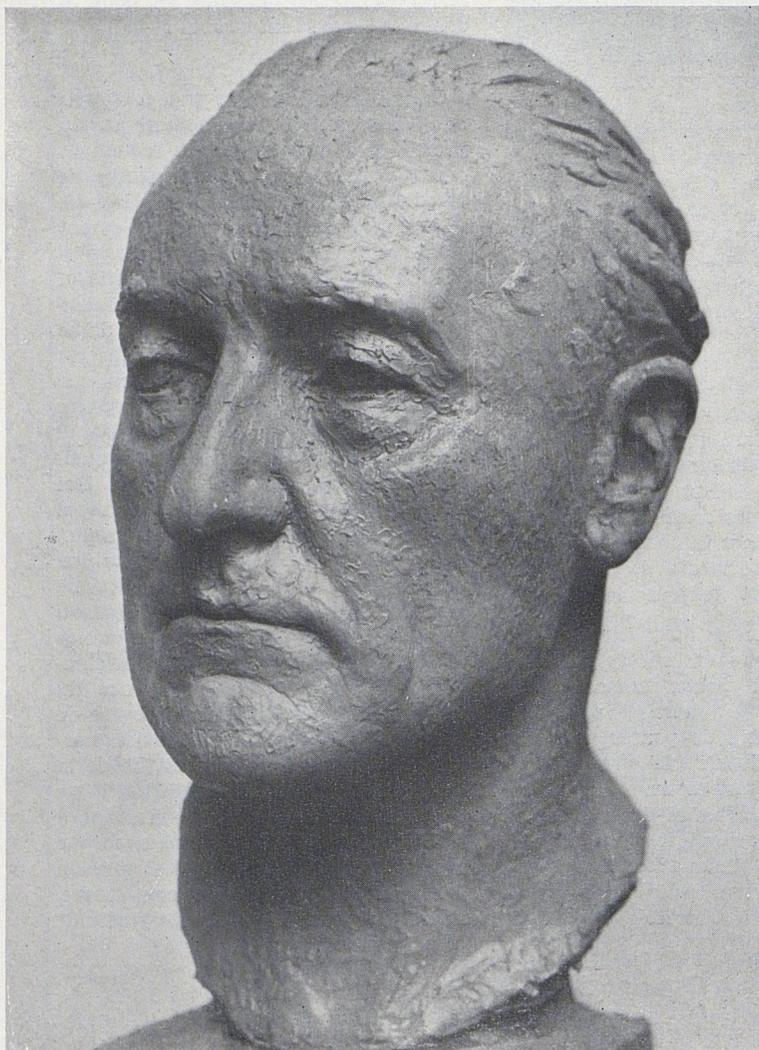
Mais il ne faut pas rester sur cette impression d'énigme et de désolation. C'est Othón lui-même, qui va nous offrir des nouvelles raisons de foi, d'espérance et de beauté. Dans les pages au lecteur de la première édition de ses *Poemas Rústicos*, Othón nous donne une très belle et très complète déclaration sur l'Art. « L'Art est non seulement quelque chose de grave et de sévère ; mais aussi de profondément religieux ; parce que l'Art est religion, comme il est Beauté et Vérité. Il est encore le moyen le plus puissant pour nous mettre en contact direct avec la Vérité et la Beauté infinies. L'Art est amour ; amour de toutes les choses de l'Univers ; celles qui sont en nous et celles qui nous entourent. »

Cette conception nous permet d'avoir une vision totale de l'homme et du poète. Elle nous explique comment chez Othón il y a une hiérarchie de valeurs esthétiques et spirituelles. La nature est, pour lui, non seulement plaisir de contemplation ; joie sensorielle ; fête pour les yeux ; sonorité et fraîcheur. Il y voit aussi l'expression, la manifestation révélatrice d'une Beauté plus parfaite. Le poète du Mexique a la même exclamation que le Roi Poète : le Psaume sur la gloire du Seigneur que toute la nature chante. Mais chez Othón il y a quelque chose de plus que chez le Roi d'Israël. Pour Othón, ces louanges à la gloire divine, il faut non seulement que l'homme en jouisse dans une contemplation statique ; il faut que l'homme y ajoute une collaboration personnelle. Peut-être en souvenance de la liturgie aztèque — participation des hommes à la naissance du jour — Othón affirme la nécessité de l'Art humain pour la réalisation parfaite et totale de l'œuvre divine de la création. Othón donnait ainsi à l'être humain une mission ; un message à transmettre. Lui, il a réalisé, avec une grande force lyrique, cette mission d'homme. Il nous laisse son œuvre, pour laquelle nous lui devons gratitude et admiration.

LE SCULPTEUR IGNACIO ASÚNSOLO

par Justino FERNÁNDEZ

Directeur de l'Institut de Recherches Esthétiques
de l'Université Nationale de México.



Jules Romains. - Buste de l'écrivain par Asúnsolo.

IGNACIO ASÚNSOLO (1890) occupe une des premières places parmi les sculpteurs mexicains de notre temps. Son talent et son excellente formation lui ont permis de réaliser, au long d'une vie féconde, toute une série d'œuvres de grande qualité. Il a fait ses études à l'École des Arts Plastiques (naguère École des Beaux-Arts) où il devait revenir comme professeur. Directeur de cet établissement jusqu'à ces dernières années, il y a vu défiler plusieurs générations auxquelles il a prodigué ses conseils. D'ailleurs, il y fait toujours son cours, qui est hautement apprécié de ses jeunes élèves.

Asúnsolo fit partie de ces jeunes inquiets qui éprouvèrent opportunément le besoin de rénover les conditions de la vie mexicaine ; aussi fut-il un révolutionnaire sincère.

Esprit parfaitement doué, particulièrement habile dans la statuaire et dans le maniement des techniques les plus diverses, cet artiste a traité aussi bien la sculpture d'ornement que le portrait, où il a produit des œuvres remarquables. Il a su allier un sentiment humaniste, profond et délicat, à une intelligence claire. Son sens classique lui a fait éviter les gesticulations théâtrales ; aussi ses œuvres ont-elles plutôt une vie intérieure, concentrée, dont l'impression est douce et sobre le plus souvent, sans rien perdre de leur force, de leur précision, ni de leur expression.

On croirait parfois qu'il s'est inspiré d'un Despiau ou d'un Lembrück, mais les synthèses obtenues sont toujours, sans que l'on puisse les confondre, d'Ignacio Asúnsolo. Sculpteur en qui le caractère viril n'étouffe pas la finesse du sentiment, la délicatesse, chez lui, n'est point une faiblesse mais bien une force d'expression. Position difficile à tenir, ou, pour mieux dire, manière d'être peu fréquente et que l'on ne rencontre que chez les grands.

Asúnsolo a exécuté une œuvre très vaste, dans laquelle les sculptures monumentales sont nombreuses. Je me souviens avec plaisir du monument à la Patrie, élevé sur les terrasses du Château de Chapultepec, et du monument du Général Alvaro Obregón, tous deux à Mexico, ainsi que de la figure d'un Ouvrier debout, qui orne l'avenue Juárez.

Au cours de ces dernières années, Asúnsolo a travaillé intensément à la sculpture monumentale. Quelques-uns de

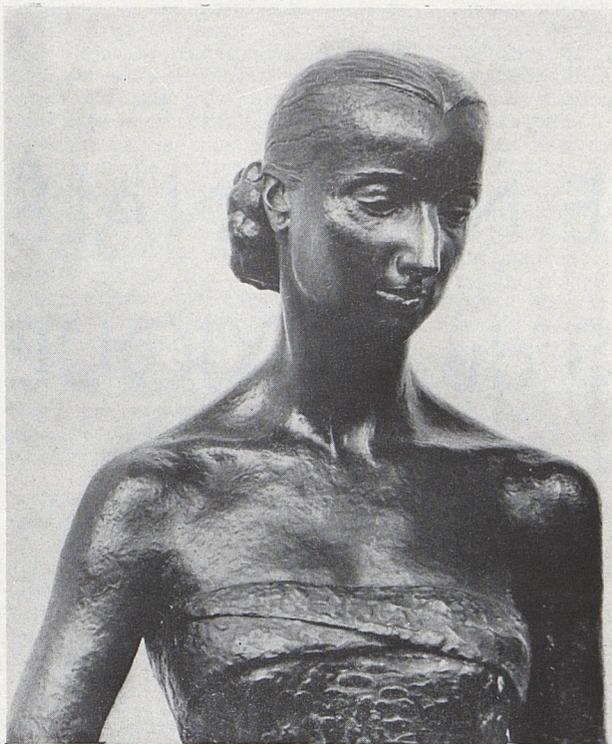
ses ouvrages, dans plusieurs villes de la République, sont des chefs-d'œuvre de premier ordre. L'un d'entre eux, « Le chercheur d'illusions », constitue le motif principal d'une fontaine de sa ville natale, Hidalgo del Parral, dans l'Etat de Chihuahua. Il s'agit d'une splendide allégorie représentant un homme, nu et debout. Il tient dans ses mains quelque métal précieux ; c'est un « gambusino », un chercheur d'illusions. Par la simplicité de sa pose et par la manière dont la tête a été traitée, cette figure évoque l'inégalable David, de Florence, bien que ses formes trahissent le sculpteur du XX^e siècle. La grande statue équestre (1952) du caudillo Emiliano Zapata — symbole de la révolution agraire, pour laquelle il donna sa vie — est d'un caractère très différent. Cette figure, coiffée d'un large *sombrero*, a une assiette solide et ferme sur un cheval puissant. Dans cette œuvre, le sculpteur a abandonné son calme habituel pour donner le mouvement à chacun des éléments et même sa façon de traiter les surfaces est incitante.

Les qualités d'Asúnsolo excellent particulièrement dans l'art du portrait ; on ne peut jamais regarder ces statues sans émotion. L'une des meilleures est le buste de Madame Gabriel Bonneau (1956), qui a cette délicatesse et cette vie intérieure dont j'ai déjà parlé et qui sont sa véritable force. Tout dans ce portrait révèle la main de maître de son auteur, son goût exquis et son savoir. Peu de portraits en sculpture ont le charme de celui-ci, qui est l'authentique image de l'épouse de l'ancien Ambassadeur de France à México.



Le chercheur d'illusions (détail).



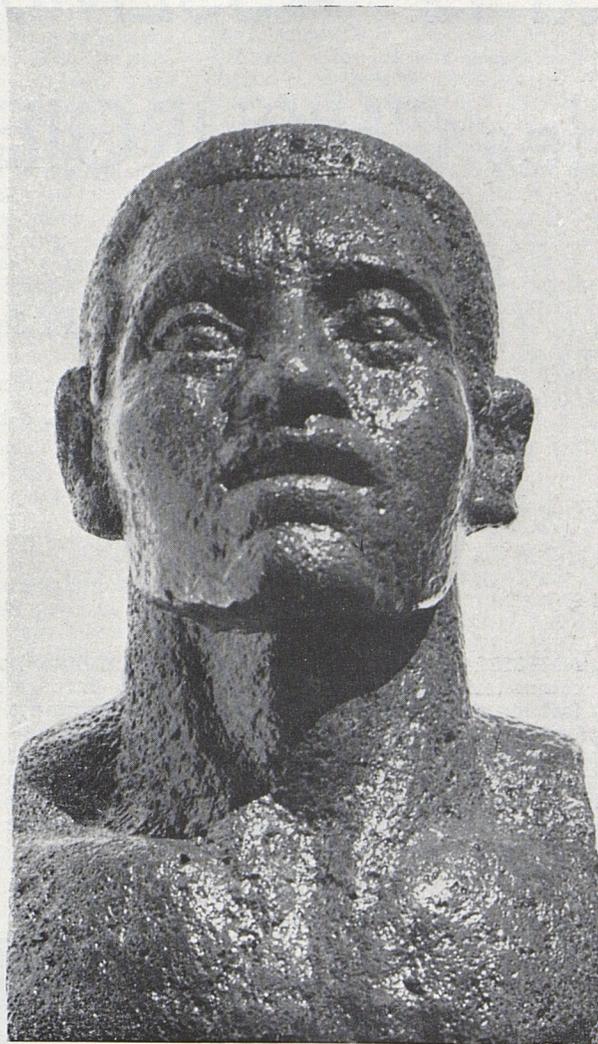


Madame Gabriel Bonneau. - Bronze 1955.

Un grand écrivain français, Jules Romains, est resté d'une façon permanente dans le bronze qu'Asúnsolo fit de lui, durant son séjour au Mexique. C'est un admirable portrait qui exprime, d'une manière symbolique, tout le caractère de l'auteur des « Hommes de bonne volonté ». Citons encore le portrait — qui a une tout autre expression — du peintre Francisco Goitia. Exécutée dans la pierre volcanique, cette tête rappelle la grande sculpture aztèque. Dans le même genre et avec la même matière Asúnsolo a ciselé une « Tête d'Indien » (1952), dont toute la force raciale est exprimée avec une merveilleuse simplicité.

Enfin, je ne saurais omettre la précieuse tête — de petit calibre — d'un « Enfant Otomi » (1947). C'est là un excellent exemple de la pénétration psychologique dont Asúnsolo est capable. Il s'en exhale de la tendresse ainsi qu'une tristesse ancestrale qui lui donne un air stoïque tel qu'a su le rendre un ciseau habile à définir le peuple d'une des régions les plus dramatiques du pays.

Toutes ces œuvres sont suffisantes pour pouvoir apprécier à sa juste valeur notre grand artiste ; d'ailleurs, elles parlent d'elles-mêmes. La vie dont elles sont animées est celle qu'a su leur communiquer leur créateur. Dans son ensemble, l'œuvre d'Ignacio Asúnsolo est une des contributions positives de la sculpture mexicaine à l'art de notre temps.



Tête d'Indien (pierre volcanique).

←
Emiliano Zapata.

La 12^e ASSEMBLÉE NATIONALE des CHIRURGIENS du MEXIQUE

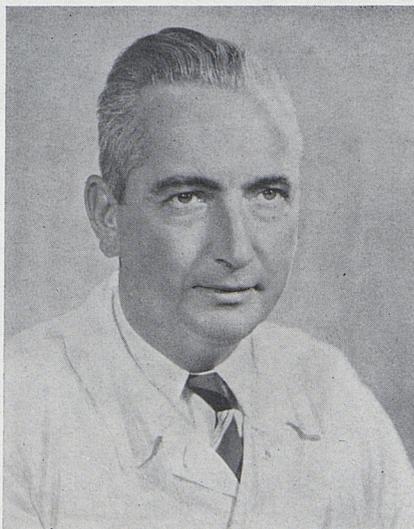
par le Dr Jacques MIALARET

Chirurgien des Hôpitaux de Paris ; Membre de l'Académie Mexicaine de Chirurgie ;
Professeur extraordinaire à la Faculté de Médecine de México.

L'ASSEMBLÉE NATIONALE qui réunit tous les deux ans à Mexico les chirurgiens du Mexique, diffère profondément du congrès médical européen classique, car elle rassemble la même semaine dans la capitale fédérale, plusieurs congrès spécialisés autour du congrès chirurgical proprement dit et les coordonne harmonieusement pour offrir aux participants le choix le plus étendu entre les aspects les plus divers des sciences médicales.

C'est en 1934 que le Professeur Castro Villagrana, alors directeur de l'Hôpital Juárez, après avoir fondé la Société de Chirurgie de l'Hôpital Juárez, fit appel à tous les médecins du Mexique, les exhortant à se réunir à Mexico, pour apporter à l'Hôpital Juárez les résultats de leur expérience et confronter leurs observations avec les chirurgiens de la capitale. Deux cents médecins et chirurgiens répondirent aussitôt à son appel. Ce fut, présidée par M. Castro Villagrana, la première Assemblée Nationale des Chirurgiens. Depuis cette date, le développement de cette importante manifestation est constant et son succès croissant du point de vue national comme international. Le nombre des participants et celui de leurs travaux augmentant sans cesse, il devint indispensable de scinder l'Assemblée en une vingtaine de sections spécialisées travaillant simultanément. Le Département des Rela-

tions Culturelles du Ministère des Affaires Etrangères français, conscient de l'importance prise par l'Assemblée, avait demandé en 1952, au regretté Professeur Leriche, d'y représenter les chirurgiens français et m'a fait l'honneur en 1954 et 1956 de me charger de la même mission.



Le Docteur Mialaret

La XI^e Assemblée (1954), présidée par le Docteur García Luna, avait obtenu un succès considérable, peut-être encore dépassé, tant par le nombre des assistants nationaux et étrangers que par l'intérêt des exposés, par celui de la XII^e Assemblée (1956) que présidait le Docteur Guillermo Alamilla, assisté des Présidents des Congrès associés (II^e Congrès National de Médecine : Docteur Théophile Ortiz Ramírez ; VI^e Congrès Mexicain d'Anesthésiologie, Président : Docteur José Antonio Sánchez ; V^e Congrès National de Transfusion et d'Hématologie, Président : Docteur Gastón Novelo ; IV^e Congrès National d'Orthopédie et Traumatologie, Président : Docteur Armando Bejarano ; I^{er} Congrès National de Rééducation des Invalides, Président : Docteur Carlos Aguerrevere ; X^e Convention Nationale des Infirmières, Présidente : Madame Luisa G. Alonso).

Les difficultés soulevées par l'organisation matérielle de ces assises sont extrêmes. L'Assemblée se réunit traditionnellement à l'Hôpital Juárez dont on a célébré en 1947 le Centenaire, qui fait partie de l'histoire du Mexique et auquel tous les médecins mexicains sont profondément attachés, mais qui fournit à une Assemblée de cette importance un cadre de plus en plus étroit. Son activité chirurgicale quotidienne ne pouvant être interrompue pendant la Semaine des Congrès,

l'ampleur de ces manifestations le débordement progressivement. En 1954, une école adjacente fut annexée et fournit quelques salles de réunions supplémentaires. En 1956, Alamilla percant les murs mitoyens, envahit une vaste salle de cinéma située dans la même « Cuadra » et fit de ce théâtre l'auditorium des séances plénières et le siège des séances de cinéma médical.

Alamilla et ses collaborateurs réussirent à loger au Juárez, outre les Congressistes, une exposition scientifique, une exposition commerciale — livres ; produits pharmaceutiques ; instruments, appareils radiologiques, etc. — les studios et les salles de télévision en couleur, un restaurant, des bureaux d'accueil, un Secrétariat, un journal du Congrès, etc.

L'Assemblée fut inaugurée le 12 novembre 1956 au Palais des Beaux-Arts par M. Adolfo Ruiz Cortines, Président des Etats-Unis du Mexique, entouré du Docteur Ignacio Morones Prieto, Secrétaire d'Etat à la Santé ; du Docteur Manuel Pesqueira, Sous-Secrétaire d'Etat ; du Docteur Nabor Carrillo, Recteur de l'Université Nationale ; du Docteur Carlos Aguirre, Directeur de l'Hôpital Juárez ; du Président de l'Assemblée et des Présidents des différents Congrès.

Rien de plus varié que cette Assemblée : diversité des orateurs comme des conférences : après avoir entendu le Docteur Morones Prieto, Ministre de la Santé, exposer sur le plan national l'état actuel de la lutte contre le paludisme au Mexique, on peut dans la Salle voisine assister à la publication par un Chirurgien « Praticien » venu d'un Etat lointain, Coahuila, ou Chihuahua, d'un cas personnel qui mérite de retenir l'attention. Diversité dans la façon d'envisager les problèmes. A côté d'exposés brefs, simples et de prétention exclusivement pratique, on entend des comptes-rendus ardues de travaux expérimentaux sur des affections rares et des techniques exceptionnelles. Diversité des possibilités de certains Chirugiens Mexicains dont la polyvalence est surprenante. M. Alamilla, Chirurgien digestif remarquable comme on put en juger à la Télévision, se montre dans ses films Chirurgien vasculaire de premier ordre. J'en pourrais citer bien d'autres qui m'excuseront de ne pas transformer ce court article en Palmarès. Diversité obtenue en faisant exposer le même sujet par des Chirugiens de la Capitale, des Etats, ou par des invités étrangers...

Mais surtout *coordination* qui se manifeste par le souci d'envisager les

thèmes présentés sous leurs différents aspects, successivement étudiés par le Médecin, le Radiologue, l'Anatomopathologiste, le Chirurgien. Coordination en s'adressant fréquemment pour ces exposés à une équipe homogène, depuis longtemps cohérente, d'un même Institut : Cardiologie, Maladies de la Nutrition, Hôpital Général, etc. Coordination avec l'Académie de Chirurgie dont la Séance Solennelle en l'honneur de l'Assemblée permet d'envisager plus longuement sous de nouveaux aspects quelques thèmes d'actualité dont l'exposé à l'Assemblée ne pouvait qu'être bref. Coordination enfin dans la discussion, contrastant d'heureuse manière avec la « discussion » du travail présenté dans nos Congrès Européens par le Rapporteur officiellement désigné et qui, trop souvent, consiste en la succession à la tribune d'orateurs dont les exposés répètent sans nécessité les conclusions du Rapporteur ou s'éloignent rapidement du sujet.

La participation des assistants, comme la diversité des sujets traités, est un des grands attraits de ce Congrès. Après chaque exposé il est loisible à chacun de poser des questions. On demande simplement — utile restriction — qu'elles soient exprimées par écrit, ce qui oblige à les préciser — et transmises au coordinateur. Cette méthode excellente, s'est montrée particulièrement efficace au cours des séances opératoires de Télévision.

C'est à cette Assemblée de Mexico, que, pour la première fois en Amérique Latine, la Télévision en couleurs a manifesté ses étonnantes possibilités. La Salle d'Opérations où se déroule l'intervention et le salon où les spectateurs la suivent sur les écrans sont reliés à un studio où un groupe de Chirugiens observe le déroulement de l'opération sur son propre écran. Ils sont chargés de la commenter et de répondre aux questions des assistants, transmises par le modérateur. Ainsi l'opérateur suffisamment occupé par l'intervention se trouve déchargé du souci de répondre aux questions, cependant que le spectateur peut sans aucun scrupule en poser à sa guise. Cette organisation est particulièrement attrayante pour le spectateur qui risquerait souvent de laisser la lenteur de certaines interventions et le silence des temps « morts » où l'opération minutieuse semble stagner. Le modérateur attentif les utilise en provoquant questions, réponses et commentaires. J'ai eu le privilège de commenter ainsi avec M. Florentino Badiol de Guadalajara et M. Reynolds de Chicago,

sous la direction de M. Aguilar Alvarez, une gastrectomie d'Alamilla d'exécution particulièrement délicate. Cette méthode qui paraît si simple et qui suppose une installation si complexe, est à ce point satisfaisante que l'on ne conçoit plus de Congrès chirurgical sans Télévision.

Le souci d'efficacité et d'instruction est constamment perceptible. Le niveau scientifique des assistants est différent : les travaux présentés sont choisis et exposés en conséquence. Des résumés sont projetés sur l'écran et, dactylographiés, distribués dans les salles. L'Assemblée constitue pour tous les Médecins du pays un gigantesque cours « Post-Graduate » d'une semaine, prolongé d'ailleurs après la clôture de la Session par des cours spéciaux de Gastro-Entérologie, d'Urologie, de Traumatologie, cours brefs et pratiques d'une demi-heure se succédant 10 heures par jour pendant trois jours. Ils sont assidûment suivis par un grand nombre d'auditeurs : l'amitié des organisateurs qui m'avaient demandé d'y exposer quelques sujets qui me sont particulièrement familiers m'a permis de le constater.

Ces interventions télévisées, ces communications, témoignent avec évidence du standing élevé de la Chirurgie Mexicaine qui a frappé tous mes Collègues Français qui ont participé aux récents Congrès réunis à Mexico : MM. Padovani, Caroli, Jean Bernard, Degos, de Paris ; Marion, de Lyon, chacun dans leur spécialité, pour ne citer que ceux qui ont été envoyés en mission en 1956. Ils ont admiré l'Institut de Cardiologie, l'Institut des Maladies de la Nutrition, l'Hôpital Infantile, dont la réputation est depuis longtemps assurée... Mais pour ceux qui, comme moi, ont le privilège de visiter fréquemment le Mexique, il est particulièrement intéressant de constater les efforts et les progrès réalisés en dehors de Mexico, dans les Universités célèbres comme dans les Etats moins fortunés.

Mexico devient le siège favori des grands Congrès Médicaux internationaux : Congrès de Radiologie en 1956 ; Congrès de Chirurgie en 1957.

Il est aisé de prédire à l'Assemblée de 1958, présidée par M. Mario García Ramos, le plus grand succès. N'ayant plus d'immeubles nouveaux à annexer elle sera sans doute forcée de s'étendre devant Juárez sur la place San Pablo... Qu'elle croisse et prospère ! Je souhaite que mes Collègues Français soient nombreux à avoir le plaisir d'y assister.

L'Orchestre Symphonique de l'Université

par José F. VÁSQUEZ

Directeur de l'Orchestre.

L'Orchestre Symphonique de l'Université de México a été fondé en 1937 par M. le Recteur Luis Chico Goerne, sur l'initiative de M. Salvador Azuela, alors Directeur des Diffusions Culturelles. Sa direction fut confiée à MM. José F. Vásquez et José Rocabruna.

L'orchestre devait inaugurer ses concerts par une série d'œuvres classiques dans le but d'éduquer musicalement les étudiants. L'Amphithéâtre Bolívar avait été mis à la disposition de la société et l'entrée de la salle en était gratuite. Aussi, pouvait-on voir, deux bonnes heures avant le premier coup de baguette, une clientèle populaire se presser à l'assaut des places assises. Les retardataires devaient se contenter des couloirs et même des marches de l'escalier.

Dès lors, à chaque séance, les animateurs s'ingénierent à faire connaître à un public de plus en plus nombreux les jeunes talents du pays ainsi que les chefs d'orchestre des petites villes de province.

Par la suite, et durant deux années, les directeurs de l'Orchestre offrirent un « Cycle historique de la Musique », à raison de trois concerts par mois, comportant de la musique de chambre, des chorals et des airs symphoniques.

Ayant rempli la mission primordiale qui leur avait été assignée, MM. José F. Vásquez et José Rocabruna préparèrent un nouveau répertoire, tout en éliminant peu à peu de leur troupe les musiciens les moins doués. Ils donnèrent alors — au Palais des Beaux Arts — des concerts payants. Afin de satisfaire un public devenu plus difficile, les directeurs lancèrent des invitations à des virtuoses, compositeurs et chefs d'orchestre de renommée mondiale, qui allaient consacrer la réputation de l'Orchestre Symphonique de l'Université de México, en dirigeant l'exécution de leurs propres œuvres ou

en interprétant, avec une maîtrise incontestée, des partitions classiques ou modernes.

Au cours de la seconde guerre mondiale, le Mexique prit une part considérable à l'effort des Alliés. Aussi, les manifestations artistiques connurent-elles une période de pause. Mais, dès la fin du conflit, l'Orchestre Symphonique renoua avec son passé.

Tout d'abord, ce ne furent que recitals, notamment de piano, avec la collaboration d'artistes venus de divers pays d'Amérique Latine. Puis, pendant la saison de printemps 1945, la baguette fut confiée à Hanz Kindler, directeur de l'Orchestre National de Washington, qui dirigea avec une réelle maestria les six symphonies de Tchaïkowsky. Enfin, deux festivals « Brahms » furent inscrits au programme de la saison 1947. Et, dans les années qui suivirent, des représentations de gala inclurent des chefs-d'œuvre de Beethoven, de Chopin, de Bach...

A partir de 1951, des Français participèrent aux manifestations artistiques de l'Orchestre de l'Université. Cette année-là, Danielle de Felurieu et Paul Loyonnet donnèrent des recitals de piano. Pierre Dervaux, directeur des Concerts Pasdeloup, conduisit quelques concerts pendant la saison suivante. Il fut chaleureusement applaudi.

L'Orchestre Symphonique de l'Université de México a connu, depuis lors, un succès croissant. L'année 1956 lui a fourni l'occasion de multiplier ses efforts, sous la baguette de son directeur ou d'invités étrangers, parmi lesquels on relève les noms de Matty Holli, Erick Sorantin, Ezra Rachlin, Sandor Salgo, respectivement directeurs des orchestres de Windsor (Canada), San Angelo (Texas), Austin (Texas), San José (Californie). Au cours de cette dernière saison, le public mexicain a pu applaudir, notam-



José F. Vásquez

ment, les Chœurs de Madame Paula Bach Conrad ainsi que la Société Chorale de l'Université qui présentait, en première audition au Mexique, l'oratorio le plus justement fameux de Jean-Sébastien Bach, « La Passion selon Saint Mathieu ». Un festival Mozart a été le sommet de la saison. Cinq concerts publics, brillamment interprétés, ont permis aux connaisseurs — accourus en foule sur l'Esplanade de l'École de Médecine de la Cité Universitaire — d'apprécier l'incomparable génie du grand compositeur dont on fêtait le centenaire.

Composé, il y a vingt ans, de musiciens amateurs pour la plupart, l'Orchestre Symphonique de l'Université de México se trouve aujourd'hui étroitement lié à la vie artistique du pays et se place, chaque fois, à un rang plus important.

Nouvelles de Presse

LE MEXIQUE DANS LA COMMUNAUTE INTERNATIONALE

* Le Mexique a été élu, par 70 voix sur 78 votants, à l'un des sièges du Conseil Economique et Social des Nations Unies pour la période 1957-1959. L'Assemblée Générale de cette organisation a également réélu, par 63 voix sur 78 votants, M. Luis Padilla Nervo, Ministre des Relations Extérieures du Mexique, comme membre de la Commission de Droit International de l'O.N.U.

* Le Sénat a approuvé l'adhésion du Mexique au Traité sur l'établissement d'une Autriche Indépendante et Démocratique, souscrit à Vienne le 15 mai 1955. Cette ratification a été accompagnée d'une déclaration complémentaire dans laquelle il est rappelé que la position du Mexique en ce qui concerne la liberté et l'indépendance de l'Autriche n'a jamais varié depuis qu'elle a été formulée pour la première fois au sein de la Société des Nations en 1938. Le Sénat a aussi ratifié la Convention sur le Droit d'Asile Diplomatique, souscrite à Caracas par les pays membres de l'O.E.A.

* L'Ambassadeur du Mexique en France a déposé, le 12 février, à l'Unesco, l'instrument par lequel le Gouvernement mexicain ratifie son adhésion à la Convention Universelle sur le Droit d'Auteur.

* M. l'Ambassadeur Luis Quintanilla, Représentant du Mexique auprès de l'Organisation des Etats Américains, a été élu Président du Comité des Affaires Juridiques et Politiques de cet organisme interaméricain.

NOUVELLES CULTURELLES

* On a inauguré, à Monterrey, le V^e Congrès National de la Société Mathématique Mexicaine, et le VII^e Congrès National de Sociologie, auxquels ont assisté de nombreux délégués nationaux et des observateurs étrangers.

* Le Salon des Arts Plastiques Mexicains a organisé une exposition des œuvres des quatre peintres qui ont reçu du Congrès de Jalisco la Médaille Orozco : Raúl Anguiano, Jorge González Camarena, Jesús Guerrero Galván et Carlos Romero.

* Le Conseil Universitaire — organe directeur de l'Université Nationale de Mexico — a rendu un fervent hommage à la mémoire de Gabriela Mistral.

* Les Prix de l'Association des Critiques de Théâtre pour 1956 ont été distribués. Le Prix « Ruiz de Alarcón » a été décerné à la comédie « Mercredi des Cendres », de Luis G. Basurto ; les premiers prix de représentation ont été accordés à Enrique Rambal et Ofelia Guillmain, celui de direction à Seki Sano et celui de mise en scène à David Antón.

* Le 1^{er} mars, au Palais des Beaux Arts de Mexico, six orchestres symphoniques et dix ensembles de chœurs ont interprété, sous la direction de M. José Yves Limantour, le « Requiem » de Berlioz.

* La cantatrice mexicaine Oralia Domínguez a donné un concert à Paris, à la Salle Gaveau, le 26 février, sous les auspices de l'Association Française d'Action Artistique.

* Du 20 mai au 25 juin, l'Institut National des Beaux-Arts à Mexico organise un Cours Panaméricain de Direction d'Orchestre donné par Igor Markevitch. Les jeunes chefs d'orchestre auront tous les jours une leçon de théorie et une leçon de pratique, soit avec l'Orchestre de l'Opéra, soit avec l'Orchestre National de Mexico ou l'Orchestre de Chambre. A la fin du Cours, le Gouvernement mexicain décernera trois prix.

Pour toute information, prospectus, etc., écrire au bureau européen du Cours Panaméricain : René Klopfenstein, 75, Avenue Mozart, Paris.

* Le Jury du Deuxième Festival de Musique Latino-américaine de Caracas a procédé à la distribution de ses prix. Il a décerné son prix « José Angel Lamas » de 5.000 dollars *ex-æquo* au compositeur mexicain Blas Galindo et au compositeur brésilien Camargo Guarnieri.

* Le corps de Ballet des Beaux-Arts effectue une tournée à travers le Venezuela. Les danseurs mexicains Ana Mérida et Guillermo Arriaga font partie de ce groupe.

* Les docteurs en Philosophie MM. Samuel Ramos et Leopoldo Zea sont rentrés de San Juan de Porto Rico où ils ont représenté le Mexique au Premier Séminaire d'Histoire des Idées qui s'y est tenu récemment.

* Le Nouveau Comité Directeur du Séminaire de Culture Mexicaine a été désigné. Il comprend : MM. Salvador Azuela (Président), Jesús Reyes Ruiz (Secrétaire Général), Mlle Guillermina Llach (Secrétaire), MM. Julián Carrillo (Trésorier) et Aurelio Fuentes (Trésorier Adjoint).

* L'Académie Mexicaine de la Langue a inauguré son nouveau siège en présence du Ministre de l'Education Publique, qui a lu un message envoyé aux académiciens par le Président de la République.

* Le 17 février est décédé à l'âge de 74 ans, à Mexico, M. Alejandro Quijano, directeur du journal *Novedades*, Président de l'Association Mexicaine de la Croix-Rouge, Vice-Président de la Croix-Rouge Internationale et, à partir de 1939, Directeur perpétuel de l'Académie Mexicaine. Le Gouvernement Français lui avait octroyé la rosette d'Officier de la Légion d'Honneur et les Palmes Académiques.

* L'Ecole Nationale d'Economie a publié, au cours du troisième trimestre de 1956, un volume de la revue *Investigación Económica* en hommage au professeur Jesús Silva Herzog, créateur de cette revue et de l'Institut de Recherches Economiques.

* Le *Fondo de Cultura Económica* vient de publier l'édition espagnole de la *Vie Quotidienne des Aztèques*, de M. Jacques Soustelle.

* L'Institut de Recherches Esthétiques de l'Université Nationale de Mexico vient de publier, en un beau volume, la deuxième édition de l'œuvre du lithographe italien Claudio Linati, parue pour la première fois à Bruxelles en 1828, et relative aux *Vêtements civils, militaires et religieux du Mexique*. Le texte qui accompagne cet intéressant tableau des costumes du pays a été traduit et annoté avec beaucoup de soin par M. Justino Fernández, Directeur dudit Institut et critique d'art dont l'autorité est bien connue.

* Grâce à un accord intervenu entre la Direction Générale des Relations Culturelles du Gouvernement français et l'Université Nationale de Mexico, un programme d'échanges de professeurs de mathématiques fonctionne depuis plusieurs années déjà. Les professeurs dont les noms suivent ont donné des cours à l'Université de Mexico : Jean Delsarte, de l'Université de Nancy, 1952 ; Laurent Schwartz, de l'Université de Paris, 1953 ; A. Lichnerowicz, du Collège de France, 1954 ; Pierre Samuel, de l'Université de Clermont-Ferrand, 1955 ; Jean-Pierre Serre, du Collège de France, 1956. Le premier professeur mexicain vient d'arriver en France pour assumer un cours à l'Université de Clermont-Ferrand. Il s'agit de M. Emilio Lluis, de l'Institut de

Mathématiques de la Faculté des Sciences de l'Université Nationale de Mexico. Le professeur Lluis a été, en 1953-1954, boursier de l'Université mexicaine aux Universités de Paris et de Clermont-Ferrand, et l'élève du professeur Pierre Samuel à l'Université de Clermont-Ferrand.

NOUVELLES ECONOMIQUES ET FINANCIERES

* Le Gouvernement Fédéral a réalisé au cours de l'année 1956, un excédent monétaire de 296.2 millions de pesos en dépit du fait que la dépense publique fut supérieure à celle de 1955. Cet excédent a été consacré en bonne partie à réduire la dette publique. C'est ce qu'a fait connaître le « Banco de Mexico » dans le Rapport à l'Assemblée générale ordinaire de ses actionnaires. Le Rapport permet de dégager des perspectives très encourageantes pour l'année en cours. On y relève les aspects suivants : 1. - Sans avoir recours à l'augmentation des impôts, les rentrées effectives du Gouvernement Fédéral (8.730 millions de pesos) ont dépassé de 13.4 % celles de l'année précédente. 2. - Les dépenses budgétaires effectives du gouvernement fédéral furent, en 1956, de 8.433.8 millions de pesos, dépassant de 1.411.6 millions (20.1 %) celles de 1955. Sur ce chiffre, 38.4 % a correspondu à des dépenses administratives ; 15.9 % à des travaux publics et à la construction ; 14.7 % à des investissements financiers ; 29.1 % à des transferts (subsidés, aide sociale, etc.) et 1.9 % à des dépenses diverses. 3. - Le produit national réel a dépassé le développement moyen enregistré au cours des derniers 10 ans. L'ensemble des activités (manufactures, pétrole, électricité, mines, construction, transports, communications, commerce) a porté son produit réel de 9.7 % au dessus du niveau de 1955. 4. - A la fin de 1955, la réserve du « Banco de Mexico » a augmenté de 14.8 % — 60.5 millions de dollars — par rapport à celle de décembre de l'année précédente, et a atteint le niveau de 469.1 millions de dollars. 5. - Les exportations de marchandises et services ont augmenté de 10.4 %. Cette augmentation, ajoutée aux autres sources de revenus, a permis d'élever le niveau des importations, surtout celles de biens de capitaux et matières premières, et d'élever le niveau de la réserve monétaire. 6. - L'investissement réel, public et privé, a augmenté de 11 % par rapport à celui de l'année précédente. 7. - Le crédit à la production a augmenté de 1.217 millions de pesos et l'agriculture a bénéficié d'un crédit additionnel de 743 millions. 8. - On constate une augmentation des revenus sous forme de crédits extérieurs à longue échéance en faveur du développement économique.

* Le budget des Dépenses pour 1957 — le plus élevé dans l'histoire économique du Mexique — a été fixé à 7.577.874.000 pesos. On y remarque notamment l'augmentation considérable des sommes destinées aux Communications, à l'Education Publique, aux Ressources Hydrauliques, ainsi qu'au développement du Plan de Progrès Maritime. On fait connaître que les dépenses seront équilibrées par les rentrées ; qu'il n'y aura pas d'augmentation d'impôts en 1957 ; et que tous les travaux entrepris par le Gouvernement Ruiz Cortines seront terminés. D'autre part, d'après des données émanant de l'O.N.U., on fait ressortir que le Mexique se développe économiquement à un rythme annuel de 10 % — soit le double du pourcentage correspondant au reste de l'Amérique Latine. On ajoute enfin que le programme d'investissements du Gouvernement tendra à favoriser le commerce international du Mexique.

* La valeur totale de la production mexicaine en 1956, est estimée à 100 milliards de pesos. Une fois établis les ajustements pour augmentation de prix, cette valeur reste de 10 % supérieure à celle enregistrée en 1955. La réserve monétaire actuelle est la plus élevée de l'histoire du pays.

* L'année 1956 a été la plus active, dans l'histoire de la bourse du Mexique. On estime, en effet, que le total des opérations réalisées sur le marché a atteint 52 milliards de pesos, ce qui représente une augmentation de 16 % par rapport au chiffre correspondant de 1955.

* La **Nacional Financiera** fait connaître qu'en 1956 l'industrie de production a augmenté de 18 %, et que cette branche de l'activité nationale a doublé au cours de la période 1950-1956. « Les industries de production — affirme la **Financiera** — ont atteint un si grand développement qu'elles ont permis de modifier profondément la structure économique du pays ».

* L'**Eximbank** a ouvert à l'entreprise sidérurgique **Altos Hornos de México** un nouveau crédit de 16 millions de dollars, qui sera compris dans les plans de cette entreprise (laquelle prévoit un investissement total de 385 millions de pesos) pour que le Mexique atteigne son autonomie en ce qui concerne le fer et l'acier. La production d'acier, qui fut de 314.000 tonnes l'année passée, s'élèvera en 1957 à 560.000 tonnes, la production de laminés augmentant de 50 % et celle du fer blanc de 120 %.

* Les capitaux de base des Sociétés Anonymes constituées dans le District Fédéral au cours de 1956 se sont élevés à 1.098 millions de pesos, chiffre de 49.7 millions supérieur à celui de 1955.

NOUVELLES INDUSTRIELLES

* **Petróleos Mexicanos** fait connaître que durant la période 1952-1956 la demande nationale est passée de 180.600 à 238.800 barils quotidiens de pétrole, tandis que la consommation de gaz est passée de 146 à 180 millions de pieds cubes. Au cours de ces quatre ans on a percé 1.388 nouveaux puits et on a découvert 59 gisements de pétrole et de gaz. La capacité de raffinage a augmenté de 60 %, et 6.049 kilomètres de pipe-lines sont actuellement en service. Enfin, on annonce que la production pétrolière de 1956 a été la plus élevée de celles enregistrées depuis 1926.

* L'industrie nationale du ciment produira cette année 2.600.000 tonnes, chiffre de 300.000 tonnes supérieur à celui de 1956.

* Des sociétés françaises en collaboration avec des sociétés mexicaines ont investi plus de 70 millions de pesos dans la construction d'une usine d'engrais à Monclova (Coahuila). Une autre usine d'engrais sera installée à Irapuato (Guanajuato) et les plans pour la construction de quatre nouvelles installations du même genre sont d'ores et déjà établis.

* On annonce officiellement qu'une usine d'Énergie Atomique pour le Mexique est déjà en voie de construction. Le Mexique sera ainsi le troisième pays latinoaméricain bénéficiant de l'utilisation pacifique de l'énergie nucléaire.

* D'après des déclarations de la Commission Fédérale d'Électricité (qui investira 650 millions de pesos au cours de 1957), la production électrique du Mexique s'élève actuellement à 2.150.000 kW.

NOUVELLES COMMERCIALES ET AGRICOLES

* Les pays acheteurs de soufre mexicain (parmi lesquels on compte la France) ont acheté environ 800.000 tonnes de ce produit au cours de 1956. Prochainement les navires qui le transportent pourront effectuer leur chargement dans le port de Coatzacoalcos (Veracruz), c'est-à-dire dans la zone même de production.

* Le Mexique garde la première place comme producteur d'argent. Sur le total de la production mondiale, en 1956, qui fut de 230 millions d'onces troy, 44 furent produites par le Mexique qui en a exporté 36.252.000 principalement en direction des États-Unis et de la République Fédérale Allemande.

* En 1957 le Gouvernement destine 367 millions de pesos à la construction de travaux de grande et petite irrigation ; et 353 millions supplémentaires pour la continuation de ceux déjà commencés, dans les bassins hydrologiques d'El Fuerte, Papaloapan, Tepalcatepec, Grijalva et Santiago-Lerma-Chapala.

* Le Président du Comité National de l'Industrie de la Farine estime que cette année la récolte de blé sera probablement supérieure à 1.400.000 tonnes, soit de 150.000 tonnes supérieure à celle de l'année dernière.

* Le Congrès de l'Association Nationale des Unions de Crédit pour l'Agriculture et l'Élevage, réuni à México, a exprimé sa satisfaction de ce que, au cours de la dernière année, une nouvelle superficie de 223.000 hectares de terre a pu être irriguée et affectée à l'agriculture et que 206 installations de petite irrigation ont été terminées sur les 330 entreprises par le Gouvernement de la République.

* Le Syndicat des Travailleurs de l'Industrie Sucrière fait connaître que la production annuelle du sucre augmente chaque année de 60.000 tonnes et que celle prévue pour le cycle 1956-1957 sera de 900.000 tonnes environ.

* La production nationale mexicaine du tabac a augmenté de 41.22 % depuis 1954. En effet, au cours de l'année passée la récolte de ce produit a été de 53.146.075 kilos. Le rendement par hectare a été de 1.223 kilos.

AUTRES NOUVELLES

* Par décision du Président de la République — qui a visité ces régions au cours des dernières semaines — le Gouvernement affectera la somme de 564 millions de pesos pour le développement de la richesse des États de Chihuahua et de Durango. Une partie de ces fonds seront destinés à l'achèvement de la route Durango-Mazatlán.

* Le Ministère de la Salubrité et Assistance Publiques annonce que le programme d'assistance sanitaire pour 1957 comprend l'investissement de 89 millions de pesos pour continuer ou commencer l'édification d'hôpitaux ruraux, Centres de Santé, et Centres de Bien-Être rural et 50 millions pour la Campagne antipaludéenne (à laquelle les Nations-Unies contribuent pour 28 millions de pesos).

* Les Chemins de Fer Nationaux du Mexique ont transporté, au cours de l'année 1956, une charge d'environ 20 millions de tonnes, soit à peu près 4 millions de plus qu'en 1955.

* Un service automobile pour le transport des passagers a été établi entre Ciudad Juárez (Chihuahua) et Ciudad Cuahutémoc (Chiapas), c'est-à-dire de la frontière des États-Unis à la frontière du Guatemala. Ce service s'étend sur 3.369 kilomètres.

NOUVELLES DU MEXIQUE REVUE TRIMESTRIELLE

SERVICES CULTURELS DE L'AMBASSADE DU MEXIQUE A PARIS
N° 9 — 9, Rue de Longchamp, 9 — PARIS (16°) — Avril 1957

SOMMAIRE

Première couverture : Benito Juárez,
par Clavé (Musée National d'Histoire. — México.)

Mario de la Cueva : La Constitution Mexicaine de 1857. — **Silvio Zavala** : Les fondements historiques de la Constitution de 1857. — **Alfonso Reyes** : La littérature mexicaine, de l'Indépendance à la victoire de la cause libérale. — **Manuel Cabrera** : La Pensée libérale et la Constitution de 1857. — **Abelardo Villegas** : L'évolution de la pensée mexicaine au XIX^e siècle. — **Francisco López Cámara** : Les socia-

listes français et la Réforme mexicaine. — FAITS, ŒUVRES, PERSONNES. Le premier centenaire de la Constitution de 1857. — Hommage à Othón. — **A. Zéréga Fombona** : La poésie d'Othón. — **Justino Fernández** : Le sculpteur Ignacio Asúnsolo. — **Jacques Mialaret** : La XII^e Assemblée Nationale des Chirurgiens du Mexique. — **José F. Vásquez** : L'Orchestre Symphonique de l'Université. — Nouvelles de Presse.

Dernière couverture : Vase en terre cuite
de Tonalá, Jalisco (XVIII^e siècle).

Les articles contenus dans ce Bulletin engagent la seule responsabilité de leurs auteurs.

La reproduction partielle ou intégrale de tous nos articles et informations reste autorisée à condition qu'en soit indiquée la provenance.

Imprimerie spéciale du C.M.M.
121, rue Montmartre
PARIS

